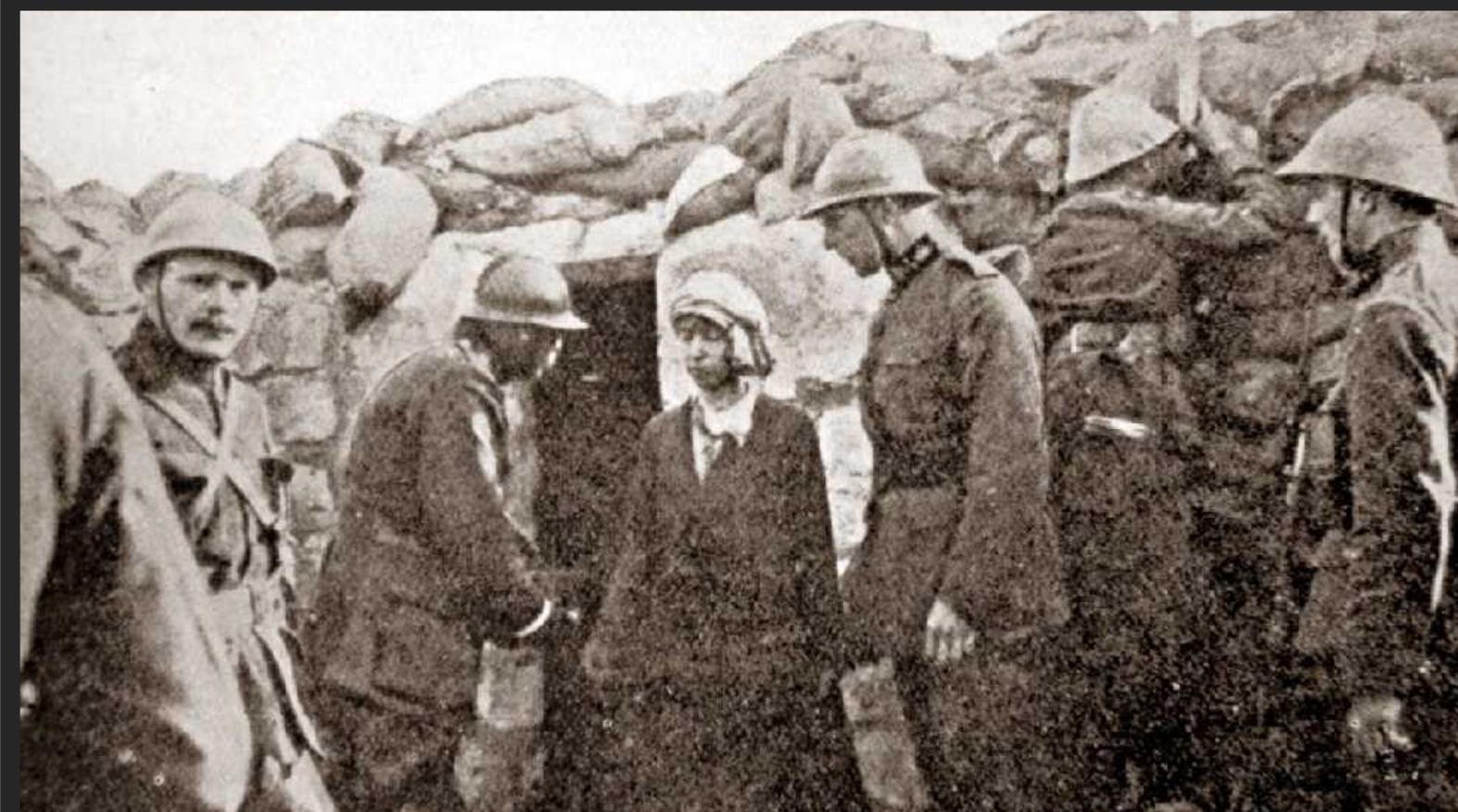




Le Roi Albert et la Reine Elisabeth
durant la Grande Guerre



Cette plaquette a été conçue et mise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohog
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

Texte extrait du livre en 2 tomes «LA GRANDE GUERRE»(histoire complète de la guerre, illustrée de nombreux
gravures, cartes, photographies, etc.),
par Abraham HANS - 1920 - Imprimerie Nationale L. OPDEBEEK, éditeur à Borgerhout/Anvers.

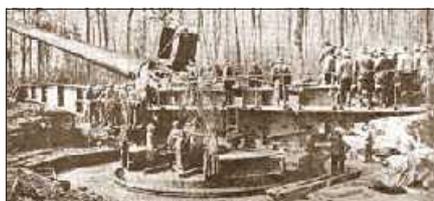
En couverture:
En haut: Le couple royal - *En bas:* Le Roi et la Reine dans le Boyau de la Mort.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS - DÉCEMBRE 2014

LE ROI ALBERT ET LA REINE ÉLISABETH DURANT LA GRANDE GUERRE



Sur l'Yser.



Canon allemand de 380 mm dit long-Max.

Fin 1915, nos troupes montaient toujours la garde à l'Yser, plus au canal d'Ypres où en avril de la même année elles avaient sauvé la situation grâce à leur ténacité.

Les mois passaient et les saisons se succédaient, sans espoir d'une trêve en chaîne.

Tous les jours, quantité de jeunes gens trouvèrent la mort; tous les longs trains sanitaires évacuaient les blessés d'Adinkerke à Calais... On tenait bon, on barricadait la route de la France et de la Manche, et l'offensive qui, un jour, viendrait libérer le pays.

Le Roi et la Reine étaient toujours avec leur armée. Disons ici quelques mots au sujet de nos Souverains.

Un Français de marque leur avait offert à Sainte-Adresse une superbe villa bien aménagée, située au milieu d'un parc. Les salles renfermaient de précieuses collections de tableaux, porcelaines et antiquités.

Le Roi avait refusé d'en faire usage et s'installa dans une villa à l'écart de la plage de La Panne. Les fréquentes attaques aériennes qui causèrent la mort de plusieurs soldats et civils démontrent suffisamment que l'endroit n'était pas à l'abri du danger. D'autre part, La Panne était dans le champ de tir du «long-Max», le canon monstre à longue portée, installé près de Couckelaere pour bombarder Dunkerque et Winoksbergen. Les obus passaient en hurlant au-dessus de La Panne.

La Panne n'était pas une étrangère pour le Roi, car plusieurs fois, en quête de paix, il y avait séjourné avec sa famille.

Madame Terlinck, propriétaire d'un hôtel bien connu, aurait pu raconter maintes anecdotes au sujet de l'intérêt que le Souverain portait aux environs de La Panne. Il aurait en effet voulu doter cette localité d'un port de pêche, mais comme cela n'était guère quelqu'utile qu'il fût, resta dans les cartons de l'Administration.

Tout le monde sait comment Sa Majesté fonda l'œuvre de l'«Ibis»; Madame Terlinck devait lui présenter un pêcheur de La Panne pour enseigner à la Reine l'art de fabriquer les filets. Elle proposa Verbanck qui fut accepté au lieu de l'autre.

Non, La Panne n'était pas inconnue au Roi, mais qui aurait pu supposer qu'un jour elle deviendrait ce lieu tragique: le dernier refuge de nos Souverains!

En écrivant ceci, nos souvenirs évoquent le lointain passé, les derniers jours de 1900.

Le prince Albert venait de se marier et ferait ce 23 décembre son entrée triomphale à Anvers, sous le coup, à cette époque, d'une grève de «dockers».

Le moment était mal choisi pour une visite princière. Comment faire dans une ville agitée? Tous les jours, des cortèges de grévistes sillonnaient les rues. Un cortège royal pouvait-il y trouver place?

Pouvait-on montrer Anvers aux jeunes époux dans ces conditions?

Et n'exposait-on pas la vie des visiteurs?

Craignant des bagarres, on invita le prince à remettre sa visite: il refusa.

Le samedi, la situation devint tout à fait critique. Il y eut des bagarres et la police dut faire usage de ses armes pour disperser les grévistes.

On y insista derechef chez l'héritier du trône pour retarder son voyage de nouveau il refusa.

Alors, le bourgmestre si estimé qu'était Jan Van Rijswijck se rendit chez les «dockers», leur démontrant qu'il y allait de l'honneur et de la prospérité de leur ville, que le lendemain tout fut calme. Les grévistes le lui

rent.

Le Prince et la Princesse arrivèrent au jour convenu, chaleureusement acclamés par la population.

Le Prince ordonna aux cavaliers qui entouraient sa voiture de s'éloigner un peu pour que les spectateurs puissent bien voir la Princesse.

Il ne fut pas question de bagarres ni manifestation. Pas le moindre incident concordant ne vint troubler la fête.

Jan Van Rijswijck fit alors, au banquet, un toast inoubliable. Et c'est ainsi que nous songeons en ce moment.

«Madame, ainsi parla le regretté bourgmestre, Votre époux princier est un inconnu pour nous.

» Les Anversois ont pu l'applaudir à plus d'une cérémonie.

» Il eut plaisir à visiter, incognito, nos musées et nos installations militaires.

» En ce jour, Il est venu parmi nous avec Vous, Madame, et Sa venue a été la cause d'une double joie.

» Jadis, la magistrature Vous eût offert, en dehors des portes de la ville, et le sol, les clés de la ville et le droit de bourgeoisie. Pain et sel étaient des symboles de l'hospitalité, que Vos Altesses ont daigné agréer à cette fête. Nous en sommes reconnaissants.

» Les clés de la ville n'existent plus et le droit de bourgeoisie a disparu de notre législation.

» Mais Vos Altesses ont trouvé d'Elles-mêmes les clés de nos cœurs. Le cœur du peuple est une forteresse solide dans laquelle Vos Altesses auront toujours le droit de bourgeoisie.

» Ce matin, à l'hôtel de ville, j'ai eu l'honneur de dire à Vos Altesses nos espoirs que nous fondons sur le Prince Albert; ce que nous attendons de sa volonté de continuer les traditions de sa famille pour le bien et la liberté.

» Cet espoir, cette attente se sont encore accrus depuis que nous avons vu associée Son Altesse à trouvé en vous.

» Je me permets de rappeler les premiers mots de la vieille légende flamande.

» Er waren twee koningskinderen, (Il y avait deux enfants royaux) die elkaar zoo lief! (Qui s'aimaient tendrement) et finissant dans la tradition. Vos Altesses la connaissent sans doute. Mais votre hymne d'amour est un hymne que nous avons écouté pleine d'allégresse. De tout cœur, nous formons des vœux de bonheur et de bénédiction pour le foyer fondé par Vos Altesses. Nous vous souhaitons sincère d'un peuple pacifique, aimant la liberté, disposé à honorer un jour comme roi et reine.»

Hélas! ces paroles ne se sont pas réalisées.

L'hymne n'était pas seulement de joie,... il devint aussi un chant de deuil pour leurs.

Le roi Albert connut les tribulations les plus cruelles qui puissent survenir sur un pays. La Belgique fut entraînée dans la guerre.

* * *

Albert-Léopold-Clément-Marie-Meinrad — tels sont les prénoms de notre Souverain — naquit le 8 avril 1875 à Bruxelles.

Ses parents étaient le comte et la comtesse de Flandre. Le comte de Flandre, fils de Léopold I, donc frère de Léopold II, naquit à Laeken le 12 août 1837.

En 1866, il fut proclamé roi de Roumanie. Les délégués de ce pays se rendirent à Bruxelles pour lui offrir la couronne, mais le comte étant en voyage, Léopold II reçut la délégation, et au nom de son frère déclina l'honneur. Plus de dix années auparavant, le comte, sollicité par la Grèce pour en devenir roi, avait refusé également de monter sur le trône.

La reine Victoria d'Angleterre, qui avait un profond respect pour son beau-père maternel, Léopold I, son conseiller, arrangea le mariage du comte de Flandre avec la princesse Marie-Louise de Hohenzollern; celui-ci appartenait à la branche catholique de cette maison. Le mariage eut lieu en 1867. Le



Le Comte Philippe de Flandre (1837-1905), père du Roi Albert¹

naquirent au palais de la rue de la Régence:

- Le Prince Baudouin, le 3 juin 1869;
 - Le Prince Albert, le 8 avril 1875;
 - La Princesse Henriette, en 1870;
 - La Princesse Joséphine, qui mourut quelques semaines après sa naissance;
 - La Princesse Joséphine, en 1872.
- Le Prince Baudouin, unanimement aimé pour son caractère simple et bon, mourut à l'âge de 22 ans.

C'est le 23 janvier 1891 que la triste nouvelle de sa mort prématurée plongea le pays en deuil.

La Princesse Joséphine épousa en 1894 le Prince Charles de Hohenzollern et la Princesse Henriette devint en 1896 la compagne du duc de Vendôme.

Le Prince Albert épousa en 1900 la Princesse Élisabeth de Bavière.

* * *

Le souvenir du Prince Baudouin est toujours vivace chez notre peuple. Pendant sa carrière militaire, il fréquenta familièrement les soldats, participant pendant les manœuvres des carabiniers.

En janvier 1891, il fut atteint d'une pneumonie qui l'enleva le 23, causant une véritable consternation dans toute la Belgique. Le 29 janvier, l'enterrement eut lieu sous l'affluence de milliers de spectateurs respectueux, venant de tous les coins du royaume.

* * *



Le Prince Baudouin de Belgique (1869-1891)

Suite à la mort du Prince Baudouin, le Prince Albert devint l'héritier présomptif du trône; le fils de Léopold II, le comte de Hainaut en effet, est né le 22 janvier 1869. Rappelons les noms des autres enfants de Léopold II: la princesse Louise, qui épousa Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha; la princesse Stéphanie, mariée à l'archiduc Rodolphe, héritier du trône d'Autriche, qui mourut de façon tragique en 1889. Elle se remaria avec le comte de Lonay; la princesse Clémentine, épouse de Victor-Napoléon.

Pendant la guerre, cette dernière, qui habite Bruxelles, séjourna en France sur la terre, dans le domaine de «Farnborough-Hill», chez sa tante, l'ex-impératrice Marie-Eugénie, qui vient de mourir.

Elle y fonda un hôpital pour officiers anglais, et soigna beaucoup de blessés belges.

* * *

La sœur aînée de notre roi épousa donc le duc de Vendôme. À Carcassonne, elle ouvrit un hôpital pour blessés et tuberculeux belges, qui y vinrent en grand nombre chercher guérison. Elle y possède son château «Saint-Michel» et y invita souvent nos soldats. Elle patrona d'ailleurs plusieurs œuvres de bienfaisance.

* * *

L'éducation de notre roi fut très simple. Son père, aimant surtout l'art, possédait une riche collection artistique et une bibliothèque de 30.000 volumes.

Maintes fois, les parents se promenèrent comme de simples bourgeois avec leurs enfants, par les avenues de Bruxelles, dans le parc ou le bois de la Woluwe.

Ils veillèrent strictement à l'éducation de leurs enfants. Amateurs de voyages, ils visitèrent la France, la Suisse, l'Allemagne, la Grèce, Constantinople.

À l'âge de douze ans, le comte de Flandre donna comme gouverneur le Prince Albert, le capitaine Jungbluth, qui plus tard deviendrait le chef de la maison royale. M. Godefroid fut chargé de diriger ses études moyennes. M. Bosmans, docteur en droit, lui enseigna le latin, le droit, l'économie politique. Le baron Lambermont le mit au courant de la diplomatie. Mgr Lefevre fut son professeur de religion. M. Cigogne, celui de littérature.

Le futur souverain étudia, outre les langues nationales, l'Allemand et l'Anglais.

Le Prince Albert fut désigné comme successeur au trône, à la mort de son frère, à l'âge de seize ans. Jusqu'alors, il avait témoigné une prédilection

mécanique: il lui arrivait de suivre pendant des heures le mouvement et dans ses livres il s'amusa à dessiner des locomotives et des wagons.

Mais à partir de ce moment, son éducation reçut une nouvelle orientation car la mort du Prince Baudouin donna à la vie du second fils du comte un tout autre but.

Déjà avant la mort du Prince Baudouin, Albert était entré à l'école militaire.

À l'occasion de sa présentation au commandant et aux professeurs de l'école, Léopold II, celui-ci prononça le discours suivant:

«Messieurs,

» Je me réjouis de vous amener le second de mes neveux, comme vous l'avez amené son frère.

» Je m'en réjouis, parce que c'est un hommage à un établissement qui sera tout ce qu'il faut pour devenir un officier capable, intelligent et vaillant, et que c'est un hommage du principe fécond qui doit guider tous les Belges: le principe de la défense de la Patrie.

» Il faut, en effet, des citoyens vigoureux, intelligents et capables, libres comme le nôtre.

» Les hommes ont des jours d'épreuves auxquels ils doivent être préparés. Les peuples traversent des crises comme les hommes. Il vient une heure où leur existence est menacée et où l'armée bien organisée est la sauvegarde des institutions et des libertés publiques.

» J'aime à voir entrer la jeunesse dans l'armée, et les Princes doivent en donner l'exemple de l'accomplissement du devoir.

» Le Prince Albert saura, comme son frère, profiter de votre enseignement, de votre discipline et de vos exemples.»

Alors se tournant vers les élèves, le Roi ajouta:

«Je présente également mon neveu à ses camarades, et j'espère qu'ils se rencontreront fraternellement.»

Deux ans plus tard, le Prince Albert fut promu sous-lieutenant au régiment des Grenadiers.

Il prêta serment à la caserne Sainte-Élisabeth en présence de la famille royale. De nouveau, Léopold II y prononça un discours patriotique que voici:

«Messieurs,

» Il y a vingt-sept ans, jour pour jour, que j'ai passé pour la première fois en revue des troupes en ma qualité de chef constitutionnel de l'État.

» Je suis charmé que cette date soit marquée aujourd'hui par l'entrée de mon neveu dans l'armée. C'est pour moi une satisfaction de vous l'amener en tant que beau grenadier. Ses sentiments sont à l'unisson des vôtres. Il sait qu'il doit avoir l'amour du travail, la religion du devoir, un dévouement sans bornes à l'indépendance nationale!

» L'armée est une grande institution; chez nous, elle est deux fois sacrée. Nous devons la mettre en état de remplir nos devoirs envers nous-mêmes et aussi nos devoirs internationaux.

» Depuis vingt-sept ans, j'ai souvent fait appel aux officiers, et je leur ai confié les missions les plus diverses, et ils les ont toujours bien remplies.

» Je ne citerai qu'un exemple, mais il est éclatant. Voyez ce qui se fait en Afrique. Le jeune État a fait des progrès merveilleux auxquels nous sommes fiers. Mais qui les doit-on? Aux officiers; ils sont les vrais fondateurs en Afrique du Congo. Grâce à leur énergie, leur désintéressement, leur abnégation sans bornes, ils sont arrivés à des résultats inouïs.

» Rien ne les a rebutés, ni les difficultés, ni la maladie, ni même la mort. Les officiers ont écrit en Afrique une belle page d'histoire, et la façon dont ils se sont dévoués à la cause de la civilisation prouve qu'ils sauront se dévouer plus saintement encore, celle de l'indépendance nationale. La patrie peut avoir confiance en de tels hommes.

» J'ai à peine besoin de dire avec quelle satisfaction je vois une cérémonie comme celle-ci, je suis heureux que cette cérémonie m'offre l'occasion



Le roi Léopold II.

térer l'expression des sentiments que je porte à l'armée entière, à ses sous-officiers, caporaux et soldats, car je connais le zèle qui règne dans les rangs inférieurs et la bonne volonté qu'on y trouve à se montrer dignes de leurs chefs.»

Puis, le Roi se tournant vers le Prince Albert:

«Mon neveu, tu as pris tout à l'heure en mains les couleurs, augurant de la gloire et de la Patrie. Tant que ton cœur battra, souviens-toi du drapeau belge.»

» Que ceux de la génération conservent les mêmes sentiments!»

Le Roi s'adressant aux généraux et officiers supérieurs:

«Quant à vous, les anciens, rivalisons de patriotisme avec les jeunes. Soyez bons pour le bien et le service de la Belgique.»

Albert se fit aisément à cette vie, il accompagna ses camarades dans ses excursions et gagna la sympathie de tous.

Plus tard, le prince participa comme lieutenant aux manœuvres, et il manifesta cette bienveillante simplicité qui le caractérise encore aujourd'hui.

Apercevant un jour un grenadier, couché par terre, le prince lui dit:

— Eh bien, mon ami, êtes-vous malade?

— Non, non, mon lieutenant, mais j'ai soif!

— Et votre gourde est-elle déjà vide?

— J'ai mangé de la morue salée, et bu le contenu de ma gourde.

— Et vous n'avez pas d'argent pour boire un verre?

— Je n'ai pas un sou sur moi, j'ai laissé mon argent à la caserne.

Albert tira de sa poche, une pièce de monnaie et la remit au grenadier.

«Je boirai à votre santé, mon lieutenant» dit le soldat en se dépêchant de se rafraîchir dans une auberge voisine.

On raconte plusieurs anecdotes de ce genre, mais qui soupçonner que les relations avec ses soldats auraient jamais eu un caractère aussi grave.

Les paroles prononcées par Léopold II lors de la présentation à la cour ont une toute autre signification à présent: nous croyions si bien vivre en paix et l'idée de guerre appartenait pour nous au passé.

Le Prince Albert passa par tous les grades de l'armée et fut nommé lieutenant-général le 18 avril 1904. Cela ne l'empêcha pas de se perfectionner à l'étude de l'économie publique et constitutionnel, les lois du pays et l'économie politique.

Nombre de voyages et excursions contribuèrent à étendre ses connaissances; cependant, dans toutes circonstances, il fit preuve de la plus grande économie.

Un jour, voyageant incognito, il se trouvait à Potsdam; le chef de gare, ayant appris la qualité du personnage qui allait s'embarquer fit en hâte ornée de drapeaux, de plantes et de tapis, mais le visiteur de marque se fit reconnaître.

Le train, déjà en gare... était prêt à partir et le Prince Albert se faisait reconnaître.

Deux Messieurs sortirent d'un compartiment et s'adressant au chef de gare:

— Pardon, Monsieur, fit l'un d'eux, puis-je savoir pourquoi le train ne part pas?

— Mais nous attendons un voyageur de marque. Il viendra de suite et le train partira.

— Et qui est-ce?

— S. A. R. le Prince Albert de Belgique.

— Il ne viendra pas, faites partir le train.

— Non, non, je ne puis pas. Le Prince viendra certainement.

— Eh bien, reprit-il alors, vous pouvez donner le signal du départ; j'attendrai le Prince Albert.

Le chef de gare regarda fâché son interlocuteur.

— Non, non, vous voulez me faire une farce, dit-il furieux.

Le second voyageur, qui n'était autre que le colonel Jungbluth, son compagnon était bien le neveu de Léopold II; mais il ne parvint pas à convaincre le chef de gare.

Et le train eût attendu longtemps encore si par bonheur un employé connaissait de vue notre Prince n'avait observé la scène et ne vint crier à l'un des deux voyageurs était bien le Prince Albert de Belgique.

Le chef de gare ébahi s'excusa de son mieux pendant que le Prince riait en voiture.

Le signal du départ fut donné.

Le fils du comte de Flandre s'était amené par l'entrée ordinaire, pour voyager comme un simple bourgeois.

Et dans cette même Allemagne en 1914, on ne trouva que des paroles de haine à l'égard du roi Albert!

Le Prince héritier voulait se mettre personnellement au courant de la situation.

Sous le nom de «Comte de Rethy», il parcourut les régions agricoles de Flandres, les bruyères de la Campine, le bassin houiller du Borinage, les usines et les institutions de la Wallonie.

Comme «Comte de Rethy», il parla aux patrons et aux ouvriers, aux militaires, ingénieurs, officiers de marine, agriculteurs, pêcheurs, aux hommes de toutes les classes de la société.

Comme «Comte de Rethy», il descendit dans une mine, il parcourut les usines et les institutions, visita l'école professionnelle réputée d'Armour.

Le Prince Albert voulait acquérir le plus de connaissances possible.

Un jour, dans une station du pays wallon, le Prince exprima le désir de faire le voyage à Bruxelles sur la locomotive.

Le chef de station prit immédiatement ses dispositions; le Prince et son de-camp montèrent sur la machine, se disant deux ingénieurs autrichiens.

La locomotive s'élança en soufflant et en sautant sur les rails; les voyageurs étaient loin de se douter quel haut personnage les conduisait.

Le Prince se fit tout expliquer et montra le plus vif intérêt pour le travail du personnel de la locomotive.

Les prétendus ingénieurs autrichiens descendirent à Bruxelles, à Luxembourg, après avoir récompensé le chauffeur et le mécanicien et leur faire désirer d'avoir souvent avec eux des étrangers de ce genre.

En 1909, le Prince Albert fit un voyage au Congo. Non content de visiter la mère-patrie, il voulait aussi voir de près la colonie. Cette entreprise exigea beaucoup de courage; le Prince ne se contenterait pas de visiter les lieux les plus civilisés, mais parcourerait toute la colonie en commençant par le nord. Il désirait étudier sur place notre possession en Afrique.

Entre-temps, le Prince Albert avait épousé la Princesse Élisabeth, fille de Charles-Théodore de Bavière. Le dévouement de notre reine est suffisamment connu.

Dans la maison paternelle même, elle avait fait l'apprentissage de la médecine. En effet, dans son palais, le duc Charles-Théodore était plus fier de ses connaissances d'ophtalmiste que de ses honneurs et ses titres. Il consacrait la majeure partie de son temps au soin des pauvres en faveur desquels il avait ouvert une clinique ophtalmique, outillé d'après toutes les exigences modernes.

Élisabeth — notre Reine actuelle —, sa seconde fille, était son aide dans le traitement des malades, et comme telle elle avait conquis toute la confiance.

La famille de Charles-Théodore et de Marie-Thérèse de Bragança se composait de la princesse Sophie, qui s'adonnait surtout aux études scientifiques, de la princesse Marie-Gabrielle, des princes Ludwig-Wilhelm et François-Joseph.

Marie-Gabrielle et Ludwig-Wilhelm moururent peu d'années avant la guerre.

C'est à Munich, le 2 octobre 1900, que fut béni, le mariage d'Albert et d'Élisabeth. La veille au soir, les sociétés chorégraphiques de la ville étaient venues à la gare.



Boma, Congo belge, 1909 - S.A.R. le Prince Albert saluant MM. les Juges d'appel.

donner une sérénade aux fiancés qui paraissant ou balcon furent couronnés et acclamés.

Après un «lied de Beethoven», le délégué de ces sociétés prit la parole et non plus ne prévoyait pas ce qui allait se passer en 1914. Nous extrayons de son discours les quelques lignes que voici :

«Puisse notre bien-aimée Princesse, sur le point de quitter le séjour de son enfance, aimer infiniment sa nouvelle patrie. Mais aussi puisse-t-elle ne jamais oublier nos forêts sussurantes, nos collines verdoyantes en mai, ni les cœurs bavarois.»



Mariage du Prince Albert et d'Élisabeth de Belgique à Munich le 2 octobre 1900.

Le mariage civil eut lieu dans la salle du trône du palais royal, en présence du roi Léopold II, des parents de la fiancée, la comtesse de Flandre, le régent Luitpold, le roi Carlos de Roumanie et nombre d'autres personnes. Le baron de Crailsheim, ministre d'État et des Affaires étrangères, présida la cérémonie en sa qualité d'officier d'état civil et attira l'attention dans son discours sur les relations d'amitié entre la Belgique et la Bavière... Quelques années plus tard, les soldats bavarois entraient en ennemis dans la patrie allemande, celle qui, avec son père, fit tant de bien à ce peuple!

Certains envahisseurs s'en rendaient compte, tel par exemple ce vétéraire rencontré en Flandre et à qui nous parlâmes de notre reine.

Il avait été soigné par son père et lui devait la vue...

«Et maintenant vous êtes dans son pays en ennemi», fut notre commentaire.

Et d'un geste désespéré, il haussa les épaules, comme s'il voulait dire que les puissants de ce monde font des faibles ce qui leur plaît».

Quantités de racontars circulaient au sujet de la répugnance des Belges à se battre, les disputes avec les Prussiens, mais il est certain que sous l'influence de nos plus tenaces patriotes ont été mêlés aux atrocités commises et qu'au front ils étaient toujours plus tenaces.

Affublés des mêmes uniformes, ces militaires avaient fait la haie de la rue de Munich en 1900 sur le passage du cortège nuptial.

Ce fut à l'église de Tous les Saints que l'archevêque Mgr von Kleinmann célébra l'union. Rappelons ici les paroles prophétiques qu'il prononça à cette occasion :

«De par la volonté de Dieu, vous porterez un jour la couronne royale sur votre tête, il, en se tournant vers Albert. Puissent votre charité dévouée et clémence et votre bonté paternelle pour vos sujets et vos soins assidus pour leur bien-être vous servir à votre gloire. Et vous, continua le prélat en s'adressant à l'épouse, puisse votre être honorée comme la bienfaitrice des pauvres, la consolatrice des affligés, l'image rayonnante de la charité chrétienne.»

À 2 heures, un dîner de gala, servi dans la maison paternelle, clôtura la cérémonie.

Le vendredi 5 octobre, le jeune couple partit pour la Belgique.

À leur entrée en Belgique, à Verviers, ils furent salués par le bourgmestre Mullendorf qui leur souhaita la bienvenue au milieu des acclamations de la foule et des sociétés. Où sont-ils ces beaux jours! L'arrivée à Bruxelles fut véritablement triomphale. À travers une population enthousiaste, les voitures se rendirent au palais royal où, au pied de l'escalier d'honneur, la reine Marie-Henriette accueillit son neveu et sa nièce. Léopold II aurait voulu qu'une escorte militaire les conduisît à la rue de la Régence, mais le comte de Flandre, préférant la sécurité de la capitale, s'y était opposé et de nouveau les Bruxellois formèrent l'escorte.

Le prince héritier et sa compagne s'installèrent dans l'hôtel de la rue de la Science jusqu'à leur avènement au trône.

Quelques années s'écoulèrent. Au mois de décembre 1909, le duc de Brabant Théodore mourut à son château de Kreuz; à peine les jeunes époux furent-ils rentrés à Bruxelles que le roi Léopold II tomba mortellement malade.

Le vieux monarque dut subir une opération dangereuse qui réussit finalement, et laissa même pendant un moment l'espoir de le sauver. Le 9 septembre 1909, de voter la loi sur le service personnel, et le soir même après l'opération, le roi malade sanctionna cette loi qui était la réalisation d'un de ses rêves.

de mort, il exprima sa satisfaction à ce sujet... Entrevit-il en ses derniers moments la tempête montante qui allait s'abattre sur la Belgique?

Il rendit l'âme le 17 décembre à 2 heures 20 du matin.

Le jeudi 23 décembre 1909, Albert fit son entrée dans la capitale, Roi, pour y prêter serment devant les Chambres.

Des milliers de personnes se pressaient dans les rues de Bruxelles.

À dix heures, pendant que le canon tonnait, le roi partit à cheval d'en brillant uniforme de lieutenant-général et portant le grand cordon d'ordre de Léopold. Le duc de Connaught et le prince Ruprecht de Bavière, entourés d'une brillante escorte de généraux, chevauchaient aux côtés de l'héritier du trône. De toutes parts, des fleurs furent jetées à profusion en l'honneur de notre nouveau souverain et des acclamations sans fin le saluèrent.

À 11 heures, Albert atteignit le palais de la Nation où la Reine et son frère Léopold et Charles-Théodore, la comtesse de Flandre, les princesses Marie-Antoinette et Stéphanie l'avaient précédé.

Le Roi et la Reine firent leur entrée dans la salle archicomble, au milieu des plus frénétiques applaudissements.

Les Chambres présentaient un aspect magnifique: à la place de la tribune présidentielle se dressait le trône, à gauche une tribune avait été élevée pour la Reine, les membres de la famille royale et les princes étrangers.

Les représentants et sénateurs prirent place à leurs bancs; plusieurs d'entre eux trouvaient dans le pourtour sous la galerie.

À 11 heures, le Président ouvrit la séance.

Le Roi Albert, visiblement ému, prêta serment d'une voix ferme, jurant fidélité à la Constitution et aux lois, à l'indépendance du pays et l'intégrité de son territoire.

Une ovation interminable fut la réponse de l'assemblée.

Le Roi fit alors un signe de la main et, le silence rétabli, il répéta le serment en flamand.

Après, le Roi lut un discours qui impressionna profondément l'auditoire et qui fut favorablement commenté par les journaux étrangers.

Dans les derniers temps, l'Administration du Congo avait été fort critiquée à partie, particulièrement par l'Angleterre. Hélas, comme dans toute chose, il y existait des abus; le Gouvernement belge résolut à faire cesser ces abus par de sérieuses réformes, ce qui n'empêcha pas certains clercs de tenir encore des assemblées retentissantes, dirigées contre notre administration.

Quand le roi Albert, dans son discours du trône, se leva et étendant le bras droit prononça ces paroles: «nul n'a le droit de douter de sa parole», ces paroles furent frénétiquement acclamées et eurent écho à l'étranger. Bien plus que ces manifestations, que de longs articles de journaux, cette expression officielle de la monarchie royale contribua à inspirer une confiance légitime en l'attitude diplomatique à l'égard de la Colonie et de la population indigène.

Dans un enthousiasme indescriptible, sous les cris de «Vive le Roi! Vive la Reine!» mille fois répétés, les Souverains quittèrent la salle pour se rendre au palais royal, toujours acclamés par la foule.

L'armée et la garde civique défilèrent devant le palais, un ruban tricolore sur la baïonnette.

Après le défilé, un vrai cortège reconduisit les Souverains au palais de la Science.

Ce fut encore le triomphe. Des fleurs furent répandues dans les voies, les spectateurs agitèrent chapeaux, mouchoirs, drapeaux; même des femmes avaient mis leur colback au bout de leur baïonnette.

«Personne n'a le droit de douter de notre parole...»

Quelle signification poignante ces mots ont-ils acquis sous l'éclat de nos succès récents!

* * *

La reine, bien longtemps avant la guerre, était connue pour son in-



Le Roi Albert^{er}1



La Reine Élisabeth de Belgique.

surable charité et à ce sujet on raconte nombre de faits édifiants. N' elle qui soigna le peintre Laarmans menacé de cécité et qui consola

Une femme, habitant rue de la Pierre à Bruxelles, y vivait en cachère. La Princesse, qui se faisait une gloire de rechercher et d'aider honteux, vint la visiter.

Non contente d'aider les délaissés et les malheureux, elle leur prodés satisfactions morales. C'est ainsi qu'ayant appris que la femme la Pierre adorait la musique, la Princesse vint parfois jouer du violon petite demeure!

On peut admirer ces actes qui témoignent une grandeur d'âme; et homme bien pensant doit s'incliner devant cette humilité.

* * *

Le Prince et la Princesse Albert avaient pris l'habitude de réunir, le cembre de chaque année, les enfants de leur personnel subalterne d salons de leur palais. Là, les petits recevaient friandises, jouets, vête

Après son avènement au trône, le Roi ne changea pas ses habitudes conserva cette louable pratique.

Un jour, un jeune garçon découvrit le corps d'un pendu. Le gamin, venant des leçons reçues à l'école au sujet des cas d'asphyxie, etc., sauver l'homme, se mit en devoir de le détacher et de lui appliquer artificielle afin de le ramener à la vie. À sa grande joie, il réussit.

Les journaux relatèrent le fait et par leur intermédiaire, la Reine ap chose.

Notre souveraine, de tout temps grande amie des enfants, s'intérepr coup au jeune garçon qui avait accompli un acte de dévouement de bien d'autres personnes auraient hésité, fit rechercher l'écolier qu'o dans un quartier populeux.

Grand fut l'émoi dans la famille quand on vint, de la part de la Reir cher le gamin! Et sans doute quelque peu ému se rendit-il auprès de veraine.

La Princesse lui fit raconter tout ce qui s'était passé, loua sa condu rageuse et lui remit en souvenir une montre en or ornée des portrait et de la Princesse.

Sa vie durant, le jeune philanthrope n'oublia jamais ce beau jour.

Souvent aussi la Princesse Élisabeth visita les hôpitaux, où elle fit de maint petit malade et faible, car non seulement elle leur distribu dises, mais leur parlait comme une mère, et fit paraître sur plus d'un un rayon de rougeur.

Quantités de vêtements furent expédiés de son palais aux pauvres point, nous en dirons plus long en corrélation avec la guerre.

* * *

Nous savons que le 2 août à 7 heures du soir, le ministre allemand remit à M. Davignon, notre ministre des Affaires étrangères, l'ultima

Les ministres et ministres d'État se réunirent d'urgence au Palais d

sous la présidence du Roi. Il fut décidé qu'on ne laiss pas passer les Allemands. Toute la nuit, ils travaillèrent jour se levait quand ils se séparèrent.

De gros nuages voyageaient dans le ciel.

«Un jour sombre qui se lève» dit le Roi.

À 7 heures, la réponse fut remise au chargé d'affair lemand.

Nous ne faisons que rappeler les faits.

Ce serait donc la guerre. Dans la matinée du 4 août souverain se rendit au parlement, acclamé par la po tion. À la Chambre, en présence des représentants e sénateurs, le Roi prononça le discours qui produisit u profonde impression, et conclut par ces paroles: «Un qui se défend, s'impose au respect de tous; ce pays



Le roi des Belges se rendant au Palais de la Nation le 4 août 1914 pas.»

De chaleureux applaudissements sanctionnèrent ces paroles. Pen séance, où les crédits nécessaires furent votés, la nouvelle de la victoire parvint au président.

Le Roi rejoignit l'armée. La Reine transforma le palais en ambulance et visita d'autres hôpitaux, entre autres celui de la Maison du Peuple.

Albert s'installa parmi ses soldats. Un jour, il s'exposa au point de vue et le colonel l'apostropha :

- Sire, si vous étiez un simple soldat, je vous gronderais.
- Grondez-moi, colonel, grondez-moi, répliqua le Roi en riant.
- Sire, je vous gronde, riposta le colonel d'un ton sévère.

Le roi obéit et se retira.

A Waelhem, à Tremeloo, des obus éclatèrent à quelques pas du soir. Les jours également calme.

Le 17 août, la Reine quitta Bruxelles avec ses enfants et le général pour se fixer à Anvers, au palais de la place de Meir.

Dans la nuit du 24 août, un zeppelin survola la ville et y jeta des bombes. Un projectile tomba rue des Douze-mois, près de la Bourse, donc pas devant le palais, vraisemblablement destiné à la famille royale.

D'ailleurs en Allemagne on ameuta aussi la population contre la Reine. Nous lisons dans un article de la «Deutsche Soldatenpost» (n° du 10 août 1914):

«Dès le début, la reine était associée aux projets du Roi. Elle n'a pu dire un seul mot de reproche pour les horribles brutalités dont furent victimes également d'innocentes jeunes filles allemandes à Bruxelles et à Anvers.»

C'est ainsi que la calomnie devait exciter la haine dans les cœurs.

Le 31 août, la Reine conduisit ses enfants en Angleterre, et les comtes et le comte, ami du Roi, lord Curzon, ex vice-roi des Indes; quand elle les sut en sécurité, Sa Majesté revint en Belgique et retourna à ses occupations.

Le 7 octobre, à trois heures de l'après-midi, Elle quitta Anvers, tant que l'armée avait déjà passé l'Escaut. La souveraine traversa le pont de la Madeleine, une dame d'honneur, la comtesse de Caraman-Chimay. En auto, accompagnée de soldats et de fuyards, elle se rendit à Saint-Nicolas où elle passa la nuit à la demeure du bourgmestre Van Namen.

Nos souverains logèrent la seconde nuit chez le bourgmestre intérimaire, Selzaete Monsieur De Clerc.

Le lendemain matin, la Reine, se promenant dans le jardin, vit les fleurs fanées. Elle pleura. C'était un triste spectacle, en effet, que celui d'une souveraine obligée de fuir de son sol natal.

Le 9 octobre, Elle était à Eecloo et le 10 à Ostende. Trois jours plus tard, notre armée dut se replier encore; les souverains se rendirent à Nieuwpoort puis à La Panne.

Nous avons déjà dit comment le Roi avait refusé l'offre d'une riche villa à Sainte-Adresse. Il se fixa dans une villa sobrement meublée de La Panne.

La Princesse Alice Alexandre de Teck, qui fut plusieurs fois l'hôte de Sa Majestés à La Panne, disait un jour:

«Je ne comprends pas comment la Reine, si éprise de beauté, puis si entourée de choses si médiocres, de meubles si laids! Moi, j'en mourrais.»

Élisabeth, en effet, ne changea rien à la disposition de la villa; même les photographies des propriétaires restèrent en place. Ce n'était pas le moment de songer au luxe alors que tout le pays était si cruellement éprouvé. La Reine se considéra comme une exilée au même titre que des milliers de citoyens. C'est dans ce simple refuge que le Roi et la Reine reçurent le secrétaire de la légation américaine à Bruxelles, et c'est là qu'il rédigea son appel au peuple. De l'autre côté de l'Océan pour obtenir du secours pour la Belgique marquée. Le deuxième appel adressé aux femmes fut signé par la Reine.

Ce furent alors les jours tragiques de l'Yser. Sur mer, les monitors allemands firent, par leur canonnade incessante, trembler les carreaux



La Reine Élisabeth, infirmière.



Villa où résida la Famille royale pendant la Grande Guerre.



Près de Fumes, entre Nieuport et Dunkerque. Leurs Majestés le Roi ALBERT et la Reine ELISABETH de Belgique sur le dernier lambeau de l'héroïque Belgique.



Fin octobre 1914, le roi Albert passe en revue des soldats français à Fumes.

d'où on perçut les lueurs des canons. Les obus sifflèrent au-dessus et attaquèrent les Allemands dans le flanc.

Quelles devaient être les pensées qui s'agitaient dans le cerveau de la Reine? Quelle immense séparation d'avec ses parents qui habitaient la Bavière!

Et sa propre famille! La vie à Bruxelles et à Laeken avait été si heureuse parce que la famille royale y avait connu l'intime vie d'intérieur guidée par la charité. Ne vit-elle pas, en imagination, le palais de Laeken où les enfants avaient leur gentil local de jeux, en style flamand, où Léopold, Charles et Marie-José avaient chacun leur petit jardin à eux; où elle élevait des poules et des lapins, et des abeilles dont les enfants étudiaient la vie dans la chambre où, après avoir pris ses leçons de violon, elle en donnait à ses enfants, et les salles d'études...

Et maintenant, ses enfants étaient loin, en Angleterre, au domaine de Wood, chez lord Curzon.

La souveraine avait à accomplir sa tâche ici: le soin des blessés.

Ces soins laissaient beaucoup à désirer en ces temps-là. Les deux tiers des objets de pansements, des trains ambulanciers, du matériel sanitaire avaient été abandonnés.

À peine la retraite précipitée d'Anvers finie, on devait à nouveau évacuer plus de dix mille blessés d'Ostende vers la France, vers Coxyde et La Panne. Dunkerque était surchargée de blessés; à Calais, on organisa en toute hâte des hôpitaux auxiliaires jusque dans les églises et sur les bateaux. On transporta une quantité de malheureux en Angleterre.

Et toujours de nouvelles fournées arrivaient de Nieuport, Lombaerghem, Saint-Georges, l'Yser, Schoorbakke, Tervaele, Dixmude, et tous devaient rejoindre la même destination par l'unique voie ferrée dont on disposait.

Des scènes atroces se passèrent à la gare de Fumes. On y transforma un hôpital et à La Panne le grand hôtel «Océan» fut choisi comme ambulance.

On manquait de pansements, d'instruments de chirurgie qu'on dut aller chercher à Paris et à Londres. Tout le monde fit de son mieux, mais les secours restèrent forcément incomplets.

Le cœur de la Reine, témoin de ces misères, en saignait.

Quand Gibson, le secrétaire de la légation d'Amérique, retourna à New York après sa visite à la Reine, elle le supplia d'engager les médecins à venir dans la partie non occupée de la Belgique, où leur aide était indispensable.

Après la bataille, notre armée présentait un aspect des plus lamentables. Elle manquait de tout, ayant dû abandonner tout l'approvisionnement. Les secours envoyés abondamment de France et d'Angleterre ne pouvaient remédier à l'épouvantable besoin.

Nos troupes étaient sans abris, l'hiver approchait et l'on se trouvait dans une contrée aride.

Elles étaient bien misérablement cantonnées dans les villages, dans les tranchées. Peu d'hommes avaient encore l'uniforme primitif. La garnison de Namur revenue par la France avait des képis et des vestes, des havre-sacs en toile, que bientôt on rencontrait dans toutes les tranchées. Ceux qui n'avaient plus de couvre-chef réglementaire — et ils se comptaient par milliers — portaient un chapeau ou une casquette reçue ou réquisitionnée chez un civil.

Une paire de bottines convenables était du luxe; un grand nombre n'en avaient plus que des chaussures trouées, des sabots ou des sandales. Le soldat qui eut la chance de dépouiller un Boche de ses bottes n'y avait pas failli. Considéré comme un gentleman. Article de luxe que les chaussettes. Ceux qui en avaient découvert dans un magasin de Nieuport ou de Dixmude. Il y en avait même qui avaient des bas «à jour»! Et riche était le soldat qui pu obtenir un pantalon kaki d'un camarade anglais!

D'aucuns n'avaient, dans leur accoutrement, plus rien de militaire. Ils avaient un complet civil, une veste de paysan, un pantalon de son domestique, une casquette à oreillères faisaient un équipement.

On vit des havre-sacs de toutes les formes et dimensions, même chez la femme; chez d'autres, la gourde avait été remplacée par un bidon ou même une vulgaire bouteille à bière.

Des soldats se promenaient ayant sur leur dos une véritable devanture de magasin: havre-sac, armes, ustensiles de ménage, boîtes, tout un attirail de remèdes et d'inutilités, mais qui viendraient à point dans l'abri où tout le monde s'installait le plus confortablement possible. Le ceinturon avait chez plusieurs pour une écharpe, une corde, un câble, même voyait-on un nombre de soldats ayant la plaque «Gott mit uns» sur le ventre. Et parmi ces soldats accoutrés de cette façon baroque, circulaient des brancards à l'ancienne, soutane ou avec des vêtements de civils usés, râpés et salis; des gendarmes égarés avec le vénérable chapeau-boule; des aumôniers d'aspect mi-religieux.

Certains officiers commençaient à porter du kaki et augmentaient par leur accoutrement le spectacle fantasque; les soldats se racontaient qu'à tâtôt ils seraient tous habillés de brun... mais cela durerait encore de nombreux mois.

Les uns avaient une vraie couverture pour s'enrouler le soir venu, d'autres devaient essayer de se réchauffer au moyen d'un vieux tapis, d'une table, un store, trouvé quelque part dans une villa.

Tout était à refaire et surtout la réorganisation de l'armée ne pouvait être différée. En novembre, la Reine reçut le concours du savant docteur

En octobre déjà, ce célèbre praticien était allé organiser en toute hâte l'hôpital Jeanne d'Arc à Calais. Il fallait d'urgence établir une grande installation près du front, pour y soigner les cas graves. C'est ainsi que se forma l'«Océan», dénommée aussi ambulance de la Reine.

Dans le local principal de l'hôtel, on installa 150 lits et à côté on construisit des pavillons pouvant contenir 1.000 lits. D'autre part, on réquisitionna des locaux pour maladies contagieuses, pharmacie, laboratoire, magasin à linge, repassage, etc. Des bains où l'on parvint à servir mille soldats par jour furent installés. Les vêtements y furent désinfectés, lavés, réparés et à son tour le soldat trouva son équipement tout préparé.

Ce fut la Reine qui prit l'initiative de cette œuvre. Elle avait vu avec toutes les misères et appela par télégramme le Dr Depage.

Ce chirurgien bruxellois bien connu avait étudié spécialement et particulièrement les blessures de guerre. Pendant la guerre des Balkans, il avait travaillé à Constantinople et depuis longtemps il aurait voulu introduire des réformes dans le service de notre Croix-Rouge, mais toujours il s'était heurté à l'Administration militaire.

Le Dr Depage fut assisté à La Panne par sa femme. Plus tard, celle-ci partit en Amérique pour y recueillir des fonds pour la Croix-Rouge. Ayant ramené près de 100.000 dollars, une amie lui proposa de retourner ensemble en Belgique. Madame Depage lui donna cette réponse sublime: «Je serais ravie de quitter mon mari et mes enfants, mais je veux rassembler d'abord 100.000 dollars».

Le 1^{er} mai 1915, elle s'embarqua sur le «Lusitania» dont on connaît l'histoire. Dans cette chambre si fraîche, si claire, où l'on s'attendrait à trouver une élégante toilette encombrée des mille riens nécessaires à la coquette jeune fille, un blessé, la tête enveloppée de pansements, repose sur

Son corps, retrouvé sur les côtes d'Irlande, fut ramené en France et en Belgique non occupée, à La Panne.

L'Océan et les alentours devinrent un quartier spécial, où partout brillait la Croix-Rouge: sur les drapeaux, sur les toits, les fenêtres, les murs, sur les autos qui allaient et venaient sans cesse.

Jacques Pirenne décrit en ces termes une de ces salles:

«Chambre d'hôtel aux boiseries laquées, aux murs tendus de papier, où des corbeilles chargées de fleurs voisinent avec de mièvres guirlandes bannées.

Dans cette chambrette si fraîche, si claire, où l'on s'attendrait à trouver une élégante toilette encombrée des mille riens nécessaires à la coquette jeune fille, un blessé, la tête enveloppée de pansements, repose sur



Le Roi des Belges inspectant ses troupes.



Le Roi Albert visite ses troupes au front.



L'ambulance de l'Océan devint un hôpital de campagne belge dès le 18 décembre 1914 à La Panne, à 12 km du front. Il fut installé dans le Grand Hôtel de l'Océan réquisitionné à cet effet.



Sur une plage belge, la Reine Elisabeth accompagnée du docteur Lepage et du peintre Verhaeren.



La Reine Élisabeth dans les tranchées. Poilu jouant du violon devant la Reine accompagnée par le général de Ceuninck.

» Une infirmière, dont la chevelure se couvre d'une coiffe blanche, chevet du soldat.

» Voilà des mois qu'il fut apporté ici, affreusement mutilé. C'est un soldat. Il faisait son temps de premières lignes à Nieupoort, à quelques dizaines de mètres des positions allemandes, lorsqu'un combat à la grenade s'engagea. Sans se soucier du danger, il avait voulu relancer une grenade tombée non éteinte sur le parapet de la tranchée, mais comme il la brandissait d'un geste laconique, elle éclata. Il s'effondra dans une mare de sang. On le releva, les yeux baveux, la mâchoire fracassée, le haut du corps sanglant.

» Quand on le descendit de l'automobile de la Croix-Rouge qui l'apporta à La Panne, on désespérait de le sauver. Mais des soins incessants, jour et nuit, de toutes les minutes, l'ont arraché à la mort. Il ne connaît plus rien, et, confiant, il en attend la guérison.

» Un pansement recouvre ses pauvres yeux éteints qui ne verront plus la chair brune et morte tombe par plaques. Comme un enfant, on le nourrit de lait, mais il est heureux, il parle, il espère et il confie ses espérances à l'infirmière qui le soigne depuis des mois, toute à son œuvre de charité.

» Voir! voir! il ne pense qu'à cela, il en parle toujours, il s'informe de l'état de ses yeux, il ne sait pas qu'il est aveugle.

» Et la jeune femme, d'une voix qu'elle parvient à conserver calme et forte, fortante et douce, l'encourage et le ranime, mais de grosses larmes tombent de ses paupières.

* * *

» De quelles horribles souffrances furent témoins les parois des sautoirs à l'Océan! Et combien, de ceux qui y entraient, se posaient l'angoissante question: y guérirai-je?»

* * *



L'église de Dickebusch transformée en ambulance (en hôpital militaire).

Cet extrait nous prouve la pressante nécessité d'avoir un hôpital permanent dans la zone du front. Les blessés furent amenés des postes de secours. Et c'est ici, quelles souffrances! L'aumônier militaire, le Dr E. Elebaers nous en donne une description frappante:

«Le soir (c'était près de Dixmude), le spectacle devint diabolique. J'ai vécu ces horreurs pour s'en rendre compte: c'était une véritable vision d'effroi et de gémissement dernier.

» Il faisait nuit noire. Une patrouille devait passer l'Yser. Quelle en sera la suite?... Un soldat, haletant, s'engouffre dans mon abri: «Aumônier..., mourant, dans la «caserne»!»

» La «caserne» était une grande position de couverture, en première ligne. En deux minutes, par la tranchée, on pouvait y arriver en temps normal. Mais l'obscurité m'empêche d'y voir et la tranchée est démolie. Comment en sortir?

» « Josse, dis-je à mon ordonnance, vous devez m'accompagner, n'importe comment, sinon je n'y arriverai jamais. »

» Quelle odyssee! Tenant mon guide par la main, je me traîne à travers la boue d'un trou d'obus dans l'autre. «Couchez», me chuchote Josse, la fusée allemande monte haut dans le ciel, nous inondant d'une clarté aveuglante pendant que des mitrailleuses crachent leurs balles qui passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Nous sommes accroupis sur le bord d'un grand trou, un peu en avant de nous, un autre soldat se trouve jusqu'aux genoux dans la boue. Et puis de nouveau en avant, malgré la nuit noire!

» Aidés des mains et des pieds, nous sommes arrivés... Entrons dans la «caserne».

» À droite, un groupe de soldats du bataillon de première ligne. Ils se parlent entre eux. À gauche, le docteur, courbé sur le blessé.

» «Aumônier, pas un instant à perdre!»

» Les yeux déjà à moitié éteints du mourant me regardent. Un brasseur séminariste me dit à l'oreille:

» «Il a déjà prié avec moi.»

» Je l'encourage, lui parle de soumission à la volonté de Dieu, et lui donne les derniers sacrements, ce qui semble le calmer un peu.

» Deux infirmiers transportent le brancard.

» Au-delà de l'Yser, on perçoit des coups secs et durs: un combat acharné. Notre patrouille aura rencontré les Allemands.

» Et, tout à coup, tous les canons font feu: c'est le feu de barrage. Des bombes, au-dessus de la tranchée.

» Dans le lointain, une flamme indique l'emplacement de notre artillerie. Des reflets rouges, plus près, où les shrapnels ennemis éclatent par milliers; c'est un roulement continu où il n'y a pas moyen de distinguer quoique ce soit; tout tonne et tremble... c'est à devenir fou!

» Un nouveau blessé s'engouffre dans le poste. Il a une figure de Dante. La face noire de boue, striée de lignes rouges, autour de la tête; des regards remplis de rage folle, un bras fracturé soutenu, d'autre ensanglantée, tous ses effets déchirés et couverts de terre boueuse. Il laisse tomber dans un coin sur une caisse de cartouches.

» «Je suis vengé... j'ai tué, tué... oh, mon lieutenant, mon lieutenant, ils l'ont...»

» «Du calme, mon garçon» lui conseille le docteur.

» Et à la lueur vacillante d'une bougie, nous pansons sa blessure.

» Un juron, un bond farouche: c'est encore un blessé, et puis un autre encore... Effrayant. Encore et toujours du sang.

» Sur une civière, un homme est tranquillement étendu, la jambe perdant beaucoup de sang. Le docteur s'empresse autour de lui. Les infirmiers coupent ses vêtements; de leurs ciseaux dégouline le sang, leurs mains couvertes de boue et de sang. Lentement, avec des mouvements réticents, le docteur soigne l'horrible blessure donnant des ordres brefs «par ici... là... pansement... les ciseaux!».

» Les brancardiers assistent, les blessés crient et se lamentent, et pendant ce temps les explosions se succèdent faisant trembler tout autour de nous.

» Assis sur une caisse vide, les pieds dans le sang de nos hommes, à la lueur d'une bougie, je regarde ce spectacle inhumain.

» «Maman, maman...» gémit à mes côtés le blessé dont j'aide à soigner le bras fracturé. C'est la réaction qui se produit. Après la brutalité du combat, le mal torturant de sa blessure vient calmer ses nerfs surexcités et révèle le sentiment de la réalité humaine: ses yeux laissent échapper des larmes; sa voix geint comme celle d'un malade, cette exclamation impuissante «Maman!».

» Oh! ce cri à l'adresse de la mère. Si doux jadis, si inopérant à ce moment dans cette brutale destruction des fruits les plus beaux du sein de la patrie.

» À un moment donné, j'ai fermé les yeux, ne voulant plus rien voir. Je me tendis plus rien si ce n'est une malédiction à l'adresse des responsables de ces choses, malédiction qui fit trembler mon cerveau anéanti de stupeur. Le sujet de laquelle maintenant encore mon cœur saigne et prie: «Délivrez-moi Seigneur, de toutes ces horreurs...».

Des postes de secours, les blessés furent évacués en auto à La Panne. Les brancardiers avaient une tâche rude et pénible. Combien de braves soldats qui n'ont pas succombé à cette plage, jadis lieu de plaisirs et de luxe! Les cimetières sont témoins.

L'hôpital anglais, qui envoyait des infirmières jusque sur les champs de bataille, était installé d'abord au Collège de Furnes; à cause des bombardements il fut déplacé plus tard à Hoogstaede.

Un troisième hôpital fut créé à Cabour. C'est le nom du propriétaire qui donnait à son château situé dans les dunes belges d'Adinkerke près de la frontière française.

Ce parc splendide était en temps de paix une oasis délicieuse dans la région. Ici aussi, on érigea des pavillons supplémentaires et Cabour devint un lieu de souffrances, ainsi que de grand dévouement, de charité et de sacrifice.



Les premiers soins aux blessés.



Le Roi visitant ses soldats en traitement à l'hôpital de Cabour (Adinkerke) en juillet 1915.



L'hôpital militaire d'Hoogstade.

À Duinhoek, près La Panne, on organisa une infirmerie. Journallement trains sanitaires partaient de Calais vers les séjours de convalescence, en Normandie, et dans le Midi.

L'Angleterre aussi nous avait aidé dès les premiers jours et là aussi avaient de nombreux blessés, choyés et dorlotés dans les lieux de convalescence.

Constamment, la Reine venait visiter les hôpitaux... Le P. Hilarion nous raconta d'une façon fort spirituelle une de ces visites à Cabour:

«La Reine va venir!»

» C'était la première fois que cette nouvelle circula dans notre hôpital. Les hommes de corvée furent mobilisés. Les passerelles furent lavées et depuis nombre de semaines des vides bayaient — où maint talon de bois resta accroché — des lattes furent hâtivement clouées.

» Le vent de la mer, fidèle à son instinct indomptable, avait creusé des fossés ou formé de petites dunes entre les baraquements; ses méfaits furent corrigés au moyen de pelles et de râtaux. Les bacs à ordures furent vidés, les salles, le terrain environnant couvert de cendres et de chaux vive. Dans les lazarets, ce fut un époussetage et un nettoyage d'importance; des infirmières croyant ne pas être prêtes à temps, s'abaissèrent jusqu'à s'armer d'armes blanches.

» Les malades même devinrent nerveux; ils s'efforcèrent bien de donner une apparence calme, nos braves jass: ils prétendirent bien «que ce n'était pas fort égal que la Reine vint ou non» — et que «ce ne serait pas la Reine qui empêcherait qu'ils dussent retourner au front»; ils me suscitèrent d'innombrables tracas. L'un demandait des draps propres, l'aviateur exigeait un pyjama; trois fois je dus aller à la recherche du coiffeur qui, selon sa peu louable coutume, était introuvable. En fin de compte, miroirs et rasoirs sortirent de leur cachette en maugréant, et ils commencèrent, agités, mais quand même méticuleusement, à faire toilette.

» «Madame la Reine est à la salle XV!»

» La crainte que les «contagieux» auraient été laissés de côté avait été au premier fondement. Le docteur, en toute hâte, vint nous avertir officiellement de la venue de la Reine. À sa satisfaction au sujet de notre salle — sa salle. Les lits très bien garnis de nuit garnies de fleurs, les malades assis le dos contre l'oreiller, les lits bien nettoyés et les mains propres, des têtes «civilisées». Fébrilement elle fit les cent pas. Par trois fois, je l'avais tranquilisée concernant le placement de son voile, le classique des révérences qu'elle essayait par anticipation de ne pas être «dans la foule», j'avais modestement pris place dans un coin, sans pas du tout à mon aise. Un ami trop zélé avait, à mon arrivée en Angleterre, envoyé aux souverains une copie caligraphiée avec portrait de l'autographe «gië's Kruisweg» et de «l'Attente». Le secrétaire de la Cour y avait répondu un mot très courtois, mais banal, «Figure-toi un peu, me disai-je en t'adressant, que la Reine te reconnaisse!»

» Bruit de pas sur le plancher. «Une chambre d'isolement pour dix personnes» fit la basse du colonel. Notre docteur, entré le premier, me lança, avec son air autoritaire: «À la cuisine, vous!».

» Adieu, vache, cochon, couvée! Et avec ma barbe pointue, mes lunettes étincelantes, mon tablier luisant, je me vis repousser de ma propre porte.

» Je m'étais proposé d'écrire à la maison une lettre intéressante à propos de cette visite royale et pour cela je laissai la porte de la cuisine entrebâillée, je ne puis distinguer que les pieds de deux lits et le dos.

» Ma patronne, évidemment, était sous forte tension. Dans les deux jours elle était allé cueillir un bouquet de végétaux anonymes qui, à la rigueur, pouvaient faire fonction de fleurs. De son propre salon, elle avait pris nappes et serviettes pour en garnir les tables maculées. Elle m'avait fait nettoyer les carreaux de l'éther et de l'amoniaque. Sur le bain, où on avait caché le fatras de la téroclite, elle avait jeté sa propre courte-pointe à fleurs.

Avec tout ce remue-ménage, elle avait presque oublié sa toilette. Comme que je ferais le guet pour annoncer à temps la visiteuse royale, elle s'était enfermée dans la pharmacie pour manipuler la houpe à poudre de riz et à nettoyer son écharpe de coton contre une en soie.



La Reine Élisabeth en visite à l'hôpital de campagne «Océan» à La Panne.

» Et pour rendre à César ce qui lui revient: moi aussi j'avais jugé bon de laver ma barbe comme le Bon Pasteur: en deux pointes, de me laver complètement la tête, de frotter l'or de mes lorgnons avec du «sidol». Avec un tablier blanc, et tablier de même couleur, d'où les plis n'étaient pas encore pliés, je me promenai majestueusement sur les passerelles.

» La Reine visita la salle XIII. À la porte, un gendarme attendait, chargé de cadeaux de Sa Majesté: pour chaque malade un paquet de chocolat et de cigarettes. D'autres infirmiers, tout aussi consciencieusement préparés que moi, flânaient aux environs. Nous taquinâmes le P.P. pour savoir ce qu'il nous aussi recevions des cadeaux: mais en réponse, il nous lança des boules de la tête. De loin, nous jetâmes, par les portes ouvertes, un regard dans la salle. Nous distinguâmes comment la Reine, en toilette gris clair et coiffée de sa peau très simple, fut conduite par le colonel, képi en main, d'un lit à l'autre. La Reine tendit la main aux hommes, parla un instant avec eux, leur donna un petit paquet et alla plus loin.

» J'entendis comment le colonel présenta les maladies — car pour un lieutenant, un homme c'est une maladie.

» Au départ, la Reine lança un coup d'œil par l'entrebâillement; un instant elle me voit, me dévisage de la tête aux pieds... et la voilà partie.

» Madame entre piteusement dans mon appartement. «Pas un compliment pour ma salle! rien qu'un gracieux petit salut de la tête». «Il faudra faire croire — dit-elle — que le lieutenant avait raison en disant qu'ici nous ne comptons pas: il n'y a que les blessés qui sont intéressants!»

» Les soldats eux, sont heureux, ils se montrent leurs cadeaux.

» «La Reine m'a demandé, jubila l'aviateur, depuis combien de temps êtes-vous déjà au front. Qui sait si je ne vais pas obtenir une carotte à l'arrière!»

La Reine et aussi le Roi firent encore de nombreuses visites à notre installation, à la plus grande joie de nos malades. C'était pour moi chaque fois l'occasion d'aller fumer une pipe entre les baraquements.

Notre souveraine alla jusqu'à la ville bombardée et à moitié démolie. Du haut du Mont Kemmel, elle vit la Flandre ravagée. Ypres se trouvait encore pendant dans la zone anglaise.

Notre front allait jusque près de Boesinghe au canal.

Plus d'une fois, S.M. Élisabeth a pansé des blessés de ses propres mains.

«La Reine a été à mon lit et a renouvelé mon pansement» écrivit un jour à ses parents. «Je m'éveillai et vis près de moi une dame accompagnée d'une infirmière. Je crus d'abord que c'était une religieuse habituelle. Lorsqu'elle me demanda si je souffrais beaucoup, je levai les yeux et reconnaisai la Reine. C'était notre souveraine. Je lui dis que le pansement à la tête était très douloureux, aussitôt elle se mit à le défaire. Elle était si calme et si simple... oui, plus simple que certaines infirmières. Le pansement refait me soulagea beaucoup.»

» La Reine me demanda mon nom, d'où je vins, et comment je fus blessé. Je lui répondis tout à fait à l'aise. En s'en allant, elle me serra la main.

D'après des témoignages, la Reine a aussi fermé les yeux à des soldats mourants.

Par son dévouement sans bornes, elle mérita le nom de «Mère des soldats».

Oh! nous n'écrivons pas cela pour idolâtrer des hommes ni pour honorer servilement des princes, mais nous pensons aux courts voyages d'agrément des rois et aux grands articles dans toutes sortes de journaux parus à l'étranger.

Élisabeth resta sans cesse près du front, humble dans le pays; que l'on ne l'oublie pas, elle dégageait de sa petite villa et de ses œuvres!

Le Roi aussi prit en pitié les pauvres enfants du pays de l'Yser.

Bien des habitants restèrent dans la zone dangereuse, pour protéger leurs possessions, ou faire le commerce.

La plupart des demeures avaient été transformées en magasins, dans les endroits où dans un espace des plus réduits les marchandises les plus diverses étaient tassées et où les soldats étaient les seuls bons clients.



La Reine au milieu d'enfants recueillis par l'A.G.M.B. à Wizernes (Pas-de-Calais), en avril 1916.

Maints enfants avaient été blessés par des éclats d'obus et plusieurs avaient été tués. Et puis les dangers moraux ne devaient pas être dédaignés. Le courant «c'est la guerre» excusait l'immoralité de ces tristes temps.

Et des enfants vivaient dans cette atmosphère malsaine, alors que les villes étaient envahies par l'armée. Aussi trouva-t-on des parents qui exploraient les enfants. Les gens vivaient sous un régime sévère et essayaient de tricher de toutes les façons, y employant même les enfants qui parvenaient facilement à pénétrer partout.

Il était plus que temps de songer aux petits et pour les sauvegarder, la Reine rassembla dans des colonies, en arrière du front, ou plus souvent en France, de la France. La Reine protégeait cette œuvre, envoyait des vivres, des vêtements, visitait les installations.

Pierre Loti dans son livre «Court intermède de charme» donne une description émouvante que nous reproduisons ici :

«Après trois quarts d'heure d'auto, j'arrive au village où les souverains sont réfugiés, sur un dernier lambeau de leur Belgique saccagée, et dans des villas royales sur les dunes, tout au bord de cette mer qui sommeille

» Dans le salon modeste où l'on me fait entrer d'abord, j'entends dans la pièce voisine le plus imprévu et le plus drôle de tous les tas; on dirait l'animation d'une école très nombreuse, des rires et des cris d'enfants, des chansons; je crois même que l'on danse des rondes, sur un vieil air français chanté en chœur par une quantité de petites voix cocasses.

» Très modeste aussi le salon où S.M. le roi Albert me reçoit, avec sa bienveillance et sa parfaite bonne grâce. Quand je me suis acquitté de la tâche dont j'étais chargé par mon général, Sa Majesté me dit, pour charmer de congé: «Vous aviez aussi demandé à voir la Reine. Venez, je vais vous conduire auprès d'elle.»

» Nous sortons alors dans l'enclos, moitié jardin très pauvre en fleurs, un petit parc où les pas s'étoiffent dans le sable des plages et que sur ce jour d'hui l'étonnant soleil. La Reine, tout de suite je l'aperçois là-bas, sous la submergée dirai-je presque, par une centaine de très jeunes enfants

» Il y a seulement quatre grandes personnes, au milieu de cette foule de petits: elle, la Reine, qui est la seule silhouette bleue, toujours ne ressemble à aucune autre; sa dame d'honneur vêtue de jaune-pensée, et deux belles dames aux aspects archaïques. Sa Majesté daigne faire quelque pas à ma rencontre, comme vers quelqu'un de déjà connu, et rien ne pouvait me toucher. J'avais presque une appréhension de cette entrevue, comme chaque fois qu'il s'agit de retrouver des êtres, ou des lieux ou des choses dont on a été mystérieusement charmé jadis. Mais non, Sa Majesté me réapparaît aussi exubante et jeune, dans son costume simple en mailles de soie bleue, les cheveux coupés et sonnés dans une sorte de petit turban, en gaze également bleue qui est épinglée à tête de saphir. Mais le bleu qui éclipse tous les bleus, c'est celui de ses yeux limpides.

» Les petits enfants vont s'en aller, paraît-il; c'est eux, bien entendu, qui avaient ce beau ta quand je suis arrivé: cinquante petites filles aux cheveux tous pareils, cinquante petits garçons en uniforme de soldat formant une lilliputienne. Orphelins de la guerre, tous échappés par miracle aux tranchées, ils font partie de cette légion de petits abandonnés que la Reine a recueillis pour filleuls et pour qui Elle a fondé des pensionnats, dans des locaux abrités — ou à peu près, autant que possible enfin —, abrités des obus et des bombes.

» Tous les dimanches, des voitures lui en apportent une centaine, et elles de rôle viennent passer ici une journée de grande liesse, à manger de bon pain, boire du chocolat, danser, chanter, se rouler sur les dunes et faire de belles parties de sable. Donc, c'est l'heure pour eux de repartir, et les deux religieuses s'alignent en rang; elles sont plutôt vilaines, et vulgaires, les pauvres, surtout la première au visage de Sa Majesté, mais quand même sympathique avec leur douceur et leurs braves yeux candides; je les soupçonne fort du reste d'avoir dansé des rondes, elles aussi, et peut-être même de les avoir dansées. Les petits enfants, avec une révérence, disent à la Reine: «Bonsoir, Majesté!». Les petits soldats



La Reine distribuant du chocolat aux enfants.

tiens font au Roi le salut militaire en lui disant: «Bonjour, Sire!». Et il entonnait une chanson de route, que l'on continue d'entendre en de à mesure que s'éloignent les voitures qui les emportent.»

* * *

L'écrivain fait erreur en disant que tous étaient orphelins. Nous savons qu'on éloignait autant que possible les enfants de la zone du front. Et aussi, il y avait plusieurs colonies.

Johannes Jörgensen en parle et décrit de la façon suivante une colonie aux environs du Havre («Dans l'extrême Belgique»):

«Nous sommes une petite troupe qui visitons les colonies scolaires aux environs du Havre. On a le choix entre plusieurs: Caudebec, Sasseville, Mauconduit, Ouveille l'Abbaye, Barentin.

» Le choix tombe sur ce dernier endroit et, en automobile, nous quittons le Havre. Nous passons devant les braves territoriaux qui gardent la route de la ville; ils mettent leurs baïonnettes en travers et nous obligent à s'arrêter; le chauffeur montre ses papiers. Puis nous sommes libres et nous allons à une vitesse de 60 à 70 kilomètres sur la grande plaine normande.

» Cependant on me donne des renseignements sur ce que nous allons trouver.

» C'est le 22 octobre 1915 que 96 orphelins de l'Yser abandonnés en Belgique; 74 d'entre eux avaient moins de 7 ans; le plus jeune avait 2 ans. Ils avaient été blessés par des obus qui étaient tombés près d'eux et de leurs parents; ils avaient atteint; ils avaient une telle peur des Allemands que lorsqu'ils voyaient un uniforme ils se mettaient à pleurer.

Quelques sœurs de Notre-Dame, venues de West-Roosebeke, les suivent. Ils arrivèrent au Havre, dans quel état! et M. Berryer, le ministre belge de l'Intérieur, s'occupa d'eux. Il organisa les deux dépôts, celui du Havre pour les vêtements, celui d'Yvetot pour les vivres.

» Le gouvernement français donne à chaque enfant cinquante centimes par jour; avec la plus grande économie, ils coûtent soixante-dix centimes par jour. Il fallait se procurer ces quatre sous par jour et par enfant. Puis il fallait construire des maisons, s'assurer des conditions de salubrité, savoir si l'eau était bonne, enfin avoir des religieuses et un prêtre pour les besoins spirituels de ces enfants.

» Aujourd'hui, grâce à Dieu, les pires difficultés sont surmontées; il y a de vingt colonies marchant bien. Les paysans des environs s'intéressent aux enfants; ils envoient tantôt un morceau de lard, tantôt un sac de pommes de terre. Un médecin militaire s'occupe de la santé; il va en automobile d'une colonie à l'autre; en ce moment, il est en train de visiter la bouche des enfants. Nous rencontrons à Barentin...

» Nous suivons un chemin détrempe au milieu des champs, entre les prés. On aperçoit des touffes de primevères jaunes dans les prés dont l'herbe est encore fanée; des coudriers avec leurs chatons balayent les glaces de la route. Nous nous arrêtons devant une maison seigneuriale, le château de Mauconduit. C'est abritée la colonie Barentin.

» Il est près de quatre heures; on nous conduit tout de suite prendre le thé. On nous le sert dans la chambre où travaillent les religieuses, une pièce claire avec deux grandes fenêtres à petits carreaux, garnies de fleurs; sur la table couverte de toile cirée sont posés de grands plats de café et de lait chaud et des plats où s'empilent les tartines de beurre grillé; au-dessus du feu dans le poêle; on a presque l'impression d'un rayon de soleil, la pièce est claire. Devant la fenêtre, elles sont assises et travaillent, les mains replètes, fraîches, avenantes; leurs yeux rient, leur sourire brille et entre elles le flamand si beau, si fort, si naïf, que je n'ai pas entendu depuis longtemps. Elles sont joyeuses comme des jeunes filles, heureuses comme de jeunes épousées, sérieuses et bonnes comme des mères.

» Et ce sont les mères d'une grande famille. Ces quatorze religieuses ont en charge des enfants à soigner.

» Le goûter fini, nous parcourons le château qui est organisé comme un grand pensionnat. Nous visitons les dortoirs, qui chacun comptent sept lits qui occupent tout le premier étage. Cela fait une singulière impression.



La Reine Élisabeth distribuant des secours aux habitants d'un village bombardé près de Furnes en juin 1915.

ces rangées de lits de fer avec leurs rideaux blancs installés dans ce récepteur aux boiseries dorées et aux cheminées ornées d'anges bon nous montre le réfectoire, la cuisine, le vestiaire.

» Partout l'ordre, la propreté et des sœurs qui travaillent.

» «Mais où sont les enfants?» demandons-nous. Ils sont à l'école, conduit dans une aile où se fait l'école.

» Nous entrons; une bouffée de cette ardeur particulière à une classe arrive dès le seuil; c'est une des plus jeunes.

» Des rangées et des rangées de petites têtes d'enfants flamands assis sur des petites tables peintes en noir, assis sur des petits bancs, nous sourient.

» Elles sont gracieuses, ces têtes rasées avec des yeux brillants couronnés de petites lèvres roses et de petites bouches rouges.

» Quand nous franchissons la porte, elles chantent; elles s'interrrompent, les yeux et toutes les bouches rient, toutes les petites mains s'agitent pour saluer et toutes les lèvres crient en chœur, un chœur qui n'est pas un son, mais s'enchevêtre: «Maman Carton! Maman Carton!». Cinquante mains se tendent vers elle et il lui faut parcourir tous les rangs et se baisser devant toutes les petites mains.

» La sœur qui fait la classe attend en souriant que cette explosion soit passée. Alors elle invite les plus avancés de ces petits bonshommes à lui raconter ce qu'ils savent faire. On leur apprend à lire en français et en flamand, à lire des fables.

» Voilà encore une preuve du souci constant de notre Reine: les enfants de l'Yser, dont plusieurs étaient très jeunes, oui trop petits pour saisir toute l'étendue de leur malheur.»

Mais, comme bien l'on pense, c'étaient surtout les colonies en deçà de la frontière qui profitèrent le plus de la munificence royale.

En 1917, nos souverains se fixèrent dans une ferme des Moères.

Cette étendue de terrain se trouve entre Furnes et Hondskoote et était jadis posait jadis de deux nappes d'eau, les grandes et les petites Moères furent transformées en terres cultivables, appelées dorénavant Moères françaises. Une église de la commune des Moères françaises se trouve de l'autre côté de la frontière.

Le Roi et la Reine résidaient dans les Moères belges. Les soldats, curieux de tout et cachent sous des aspects rudes de nobles sentiments, ont vite fait de donner un sobriquet au Roi.

Pour tout d'ailleurs, ils avaient une façon propre de s'exprimer.

Un médecin s'appelait vétérinaire, un brancardier égorgé de bled, le langage imagé des combattants, les tués^{plaisance} (à la 7^e division il n'y en avait que six à l'armée belge), et division se trouvait à La Panne au grand cimetière militaire. Les grenades à main étaient des oranges; les meurtriers, les gendarmes s'appelaient «piottenpakkers» bonnement «P.P.». Un obus de gros calibre qui passait en hurlant au-dessus des tranchées était le train bloc. Même le drapeau du régiment n'échappait pas, se dénommait le mouchoir ou la loque. La Belgique non-envahie, le refrain de la lyre de tant de poètes chanta en des termes les plus élevés, devant la bouche des soldats, tout simplement la colonie aquatique et, pittoresque, ils disaient: «Notre pays est déjà si petit et il se noie encore», «Groenland» était certain ministre de la guerre, ainsi désigné, prétendait-on, à cause de sa mine renfrognée et sévère; un chemin de fer Decauville devint bientôt le chemin de fer Decauville et on entendait dire parfois: «nous allons aux tranchées en Decauville».

Le capitaine ou le commandant était «le capiston», l'adjutant devenait «le pette»; les officiers en général étaient connus sous le pseudonyme «le capitaine» ou parfois aussi «dorés sur tranche». Le porteur de lunettes était un «le masque anti-gaz une muselière, le bonnet de police, qui se laissait plier, un portefeuille.

Tout avait sa dénomination spéciale. Le brancardier Is. Evermar Van der Vliet rassembla toute une collection d'expressions militaires dans ses «So



Le couple royal fut très souvent représenté sur des médailles.

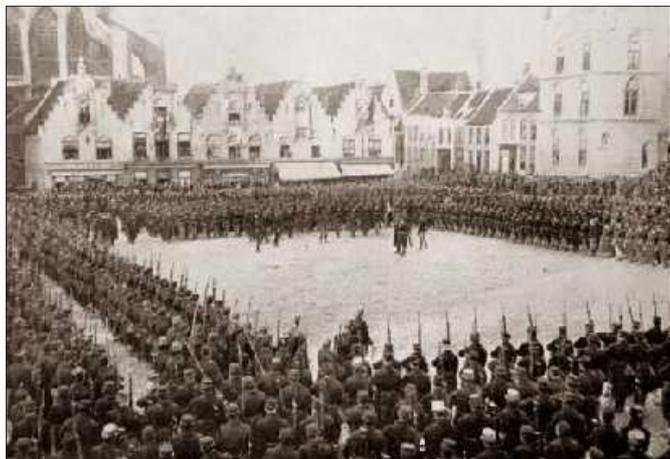
(Vie de soldat), qui fut honorée d'une préface flatteuse du poète et de l'écrivain flamand bien connu Cyriel Verschaeve.

Ce fut à la ferme des Moères que Madame Terlinck, chargée par le Roi de recruter pour le navire-école, amena les jeunes pêcheurs.

La Souveraine reçut les jeunes gens et demanda à chacun si, de sa propre volonté, ils voulaient quitter leur demeure. Et ce départ, évidemment, eut lieu avec le consentement des parents.

De là aussi, la Souveraine se rendit souvent aux hôpitaux et colonies militaires et le Roi à son Etat-major de Houthem.

Houthem est un petit village, près de Furnes, caché avec sa vieille église gothique et son presbytère des temps passés.



Grand-place de Furnes avant le bombardement. Revue passée par le Roi Albert et le général Cosssetti, les premières venues à notre aide.

Le 1^{er} novembre 1914, Furnes fut bombardée par les Allemands, et c'en fut fait de la sécurité de la petite ville jusqu'à ce que le Roi se réfugie dans le sous-sol de la maison où se trouvait jusque-là le siège du grand quartier général.

L'état-major se réunissait à l'hôtel de ville.

Dans la grande salle de cet édifice, le roi Albert décora le courageux Kogge, l'inspecteur des wateringues, qui avait si précieusement secondé l'armée pour inonder la vallée de l'Yser. Au marché de Furnes, le Souverain décora le drapeau d'un régiment de ligne et les soldats de ce régiment qui s'étaient si courageusement battus près de Courtrai. Le Roi Georges, et leur adressa la parole. Le 3 novembre, le Roi devait retourner dans la fournaise près de Lombaert, mais il ne put y aller et en revint affreusement décimé.

À Furnes aussi, le Roi passa en revue les troupes de la 1^{re} division Alcantara, les premières venues à notre aide pendant ces sombres jours d'octobre 1914. Là encore, le Roi, en présence du président Poincaré et du Roi Georges d'Angleterre, assista à la formation des bataillons.



Le Roi Albert et le Général Joffre (au G.Q.G. belge en Flandre).

En présence du président Poincaré et du Roi Georges d'Angleterre, assista à la formation des bataillons.

À ce même hôtel de ville enfin, le général Wielemans, après la prise de Rams cappelle et au moment où la détresse de l'armée était à son comble, obtint la signature du Roi le projet d'ordre de repli général.

Projet seulement, mais dont l'exécution pouvait devenir nécessaire à un moment donné. Des troupes s'étaient déjà retirées en désordre jusqu'à Furnes et les fugitifs répandaient la sinistre nouvelle: «Les Boches arrivent!»

Et en effet, le sort du coin de la Belgique resté libre ne tenait qu'à un fil. «Oh! si mes troupes pouvaient faire encore un effort, dit le Roi. Ce serait probablement plus qu'une question d'heures.»

... Aidée des Français, l'armée belge reprit Rams cappelle et conjura la déroute. Le quartier général, dont certains bureaux étaient déjà transférés à Houthem, put rester.



Le Roi assiste à l'inhumation du Général Wielemans à Houthem en janvier 1917.

Mais Furnes fut bombardée. Le premier obus tomba dans l'hôtel «de la Croix-Rouge», où des officiers dînaient. Des civils furent tués et blessés, des maisons démolies et au début de 1915 le grand quartier général déménagea à Houthem où il établit son siège principal au presbytère. Le bureau du quartier général fut confié au Roi et en son absence le prêtre pouvait en faire usage.

Les bureaux furent installés dans différentes maisons du village, des abris furent construits; on y installa un appareil de télégraphie sans fil. Houthem devint ainsi un centre important où Foch et d'autres grands chefs militaires passèrent de temps en temps.

La commune continuait à être habitée et beaucoup de villageois y menaient une pénible existence.

* * *

Le Roi vivait parmi ses soldats et parlait volontiers avec eux.

Un jour, il rencontra une corvée avec la soupe. Il arrêta les hommes, leur fit goûter la soupe et goûta de la soupe. Une autre fois, il vint à Pervyse.

Là résidaient, dans un abri, deux dames de la Croix-Rouge britannique qui rendirent de nombreux services à nos soldats. Conduisant elles-mêmes les ambulances.



Le Roi Albert^{er} sur le front en 1916.

auto, elles s'approchaient le plus possible de la première ligne pour quérir les blessés. Dans leur abri, elles avaient un soldat qui leur servait d'ordonnance. Il était chargé entre autres de surveiller un petit chien auquel ces dames tenaient beaucoup et pour que le caniche ne s'échappe, il exigeait que la porte du local reste fermée.

Un jour, quelqu'un entra et oublia de fermer la porte. Notre gardien, exaspéré sans doute par les répétitions constantes — car sans cesse des soldats venaient demander aux Misses quelque boîte de cigarettes —, cria à l'adresse de l'intrus, en termes militaires:

«Imbécile, ferme donc la porte!»

Et l'«imbécile» n'était autre que le Roi qui obéit d'instinct à leurs de bonne grâce au soldat plus honteux qu'un renard qu'une porce. Pour le reste, le roi Albert ne fit plus allusion à rien et conversa avec les infirmières.

Au sujet de la soupe dont nous parlions, nous lisons dans l'«Écho catholique» — journal belge qui paraissait en Angleterre —, la lettre de son auteur:

«Nous étions de garde à la côte. J'étais installé avec mes hommes dans un abri au Casino.

» Dans l'après-midi, ils allèrent porter la soupe aux différents postes. En chemin ils rencontrèrent le Roi et voici l'histoire:

» Le Roi les accoste.

» — Ah, où allez-vous?

» — Porter la soupe au petit poste, mon Roi.

» — Porter la soupe? Tiens, avez-vous une cuiller, je voudrais bien en avoir.

» — Nous n'avons que la louche, mon Roi.

» — Ça ne fait rien, donnez toujours.

» Et le Roi simplement but la soupe à même la grande louche.

» — Elle est excellente, dit-il. Merci.

» Et le Roi continua sa promenade. J'aurais voulu assister à cette scène le lendemain, nous le rencontrâmes en allant à X... à cheval, accompagné d'un officier.»

D'une autre lettre, ceci:

«Dernièrement, notre Reine était venue aux tranchées et le hasard voulut qu'à ce moment précis les Allemands se mirent à bombarder de ce côté.

» En un rien de temps, la Reine était en pleine zone bombardée. Un officier soucieux la pria de vouloir se faire protéger et de fugier dans un abri ou dans la tranchée, mais, ironiquement, elle lui répondit:

» «Oh, je suis si mince que les balles ne me touchent pas.»

» À la fin, le bombardement devenant de plus en plus intense, sa Majesté finit par céder aux insistances de son entourage et alla s'asseoir dans la tranchée sur un sac.

» Après le départ de la Reine, les soldats se battirent pour posséder le sac où elle s'était assise et le vainqueur le conserve toujours précieusement.

» «Le gouvernement ne reverra plus ce sac-là», a-t-elle déclaré solennellement.»



Sur l'Yser, après avoir passé les troupes en revue, la Reine est allée en première ligne.

«Le lendemain, écrit un soldat, à 9 heures déjà, les Boches bombardèrent la ferme et ils avaient visé juste car du premier obus nous avions six blessés qui furent soignés et transportés et tout rentra dans le calme.

» À trois heures, on annonce de tous côtés: «Le Roi! le Roi!».

» Tout le monde se précipite pour voir si ce n'est pas un canard, qui par ici à l'Yperlée, mais non, c'est bien la vérité: voilà le Roi.



Le Roi Albert dans une tranchée avancée.

» «Ça va bien, Révérend?» demande-t-il à l'aumônier.
 » Une poignée de main, un salut par ci, un mot par là, et ainsi le Roi passe dans les tranchées. Tout le monde parlait encore tout en fumant la pipe, assis dans nos tranchées, quand tout à coup une grenade éclata à quatre mètres de nous.

» «C'est de nouveau la «Maison du Passer» qui est la caisse», expliquèrent les soldats, et tous ceux qui se trouvaient de ce côté de rappliquer par chez nous.

» Pendant le quart d'heure que dura le bombardement, bien 200 bombes et grenades se succédèrent à peu près au même endroit, faisant d'énormes trous dans la terre.

» Sans doute l'Allemand se rendit compte qu'il tirait sa poudre aux yeux, car bientôt il cessa.»

Il est certain que le Roi et la Reine étaient souvent dans la zone des tranchées aux moments des bombardements.

Nous l'avons dit plus haut, les soldats ne s'adonnaient pas à l'adoration des hommes et ils jugeaient tout de leur jugement calme et pondéré.

Mais tous témoignent avec reconnaissance de la touchante simplicité des souverains.

Oh! oui les soldats avaient beaucoup de respect pour eux.

Cela résulte des nombreuses lettres dont nous en avons déjà cité quelques-unes. Lisons encore cette missive toute de simplicité et de naïveté:

«Chers parents, frères et sœurs,

» La présente pour vous donner de nouveau quelques nouvelles. Moi et mes parents, je vais toujours bien. Je suis toujours avec courage mon régiment, je suis fier d'appartenir au 1^{er} Régiment de ligne car c'est le plus beau régiment. Il s'est vaillamment comporté, dans tous les combats auxquels nous avons participé. Dernièrement, quand nous étions au repos, nous avons eu une grande quantité d'armes pour le Roi, ce qui était très beau. Notre régiment était rassemblé sur une grande plaine, quand le Roi, la Reine et le Prince Léopold sont arrivés.

» Alors le Roi a pris la parole pour nous rappeler tous les combats auxquels nous avons participé. Oui, il parla aussi de la bataille de Dixmude, où nous avons remporté la victoire et où notre drapeau fut décoré.

» Car, non, je n'oublierai jamais comme nous nous sommes battus et y avons perdu beaucoup de monde, mais tout autour la terre était garnie de formes boches. Nous y avons lutté pendant six jours au milieu des incendies sous les bombardements. Nous l'avons eu dur aussi en d'autres endroits. Et pour cela, notre régiment est si bien vu ici par notre Roi.

» Le Roi a aussi confié son fils aîné, le Prince Léopold, à notre régiment, nous sommes donc le régiment royal. Alors nous avons défilé devant le Roi et la Reine. Notre Prince était dans les rangs comme simple soldat. Et a défilé avec le Prince qui se trouvait au premier rang de la ligne.

» Alors, chers parents, n'êtes vous pas fiers non plus d'avoir un fils qui défend sa patrie dans un aussi beau régiment? Maintenant, chers Parents, la guerre a longtemps n'est-ce pas? L'hiver est passé, mais nous avons eu bien du dur dans les tranchées sous la pluie et quand il gelait! Mais je n'ai jamais eu peur et courage. Je savais bien que quelqu'un était avec moi pour me protéger. Je suis bien souvent dans les combats, j'ai prié, le fusil en main: «Oh, mon Dieu, conservez-moi dans ces temps épouvantables.»

» Oui, chers parents, puisse Dieu me conserver jusqu'à la fin de ce conflit pour que je puisse revenir sain et sauf parmi vous. Ainsi soit-il.»

Quelques temps après, ce courageux soldat fut tué. Nous apprîmes cela par l'annonce mortuaire suivante:

«Par la présente, nous remplissons le pénible devoir d'annoncer la mort de notre regretté fils, frère et gendre

Piet VEGER

soldat au 1^{er} Régiment de ligne

tombé pour la patrie le 12 décembre, mort à l'ambulance de l'«Océan» à Panne.»



Le prince Léopold, sous l'uniforme de soldat du 1^{er} Régiment de ligne le jour de son incorporation (le 5-4-1914).



La famille royale quitte Anvers le 31 août 1914.

Nous ne pouvons passer sous silence ce que nous écrivions pendant la guerre, au sujet des tristes jours de la retraite d'Anvers:

«Les Allemands prétendaient que notre souverain avait fui en Angleterre.»

» Non, notre Roi n'était pas parti en Angleterre. Tout à coup, il apparemment parti d'Eecloo, entre Gand et Bruges. Il y logea avec la Reine chez le sieur Frenckx, rentier dans la rue Boelaer. Deux gendarmes dormaient dans le corridor. Devant la maison était placé un poste. Le Roi était harassé et le lendemain midi seulement il continua le voyage. Accompagné d'une douzaine de gendarmes, il partit à cheval par la vieille route de Bruges et Raveschoot à Adegem. Ses traits étaient soucieux. Le souverain et son escorte galopèrent à travers les bois, superbes en ces jours d'automne, «comme si la Flamande avait un peintre-soldat, voulait se faire admirer une dernière fois, en disant d'adieu, dans toute sa splendeur».

» Le voyage d'Albert était imposant dans toute sa simplicité.

» Cédant à la force, il avait dû abandonner Bruxelles, Anvers, palanquin et retranchement. Et qui ne comprend pas que parfois, sous le poids du monde, il ne courba la tête? Qui nous dira si, dans un sentier champêtre, des fleurs de la victoire lui sont pas venues aux yeux? Cependant, grand était celui qui perdait tout, mais conserva l'honneur, étonnant l'Europe par son courage élevé, par sa vaillance personnelle et celle de son armée qu'il inspira depuis le premier jour.

» Inspira, oui, car n'était-ce pas significatif, que la plupart des lettres écrites après de touchantes et cordiales paroles aux parents, à la femme et aux enfants se terminaient par le cri de: «Vive la Belgique et vive notre roi Albert Ier!»

» Non ce n'était pas un fugitif, là-bas sur la route de Bruges, où de nombreuses cabanes qui le reconnaissaient, le saluèrent avec affection..., c'était à la force, car à l'Yser le chef de l'armée non vaincue courba la tête et clama: «Résister, coûte que coûte!». Dix-huit mois se sont écoulés depuis et le roi Albert n'est pas en Angleterre, mais toujours en Belgique.

» Peu de temps après, son épouse, la Reine Elisabeth quitta aussi la ville d'Eecloo. Elle partit en auto, en costume de voyage, tenant sur ses genoux un chat blanc. Amicalement, les bourgeois la saluaient au passage. Une jeune fille belge fila en motocyclette pour prévenir la milice citoyenne d'arrêter la Reine campée près d'Adegem.

» «La Reine va passer à l'instant» annonça l'estafette.

» Personne ne l'avait commandé pour cela, mais il avait compris que le respect de ses sujets serait une consolation pour la Reine sur son chemin d'exil. Et tous sentaient le besoin de montrer leur profonde admiration à ce roi qu'ils considéraient comme la Mère des soldats.

» L'auto approcha. Le garde-civique présenta les armes, mais les soldats ne se contentèrent pas de cette marque extérieure de respect, et au lieu de se tenir aux prescriptions militaires, ils acclamèrent chaleureusement la Reine. L'auto s'arrêta un instant, la Reine appela un officier, le remercia, lui donna des hommes pour leur attention et lui remit des cigarettes avec prière de les distribuer aux gardes. Un dernier adieu... et la Reine partit...

» Elle aussi séjourne toujours en Belgique.»

* * *



Une marraine de guerre.

Pendant que nous traitons un chapitre qui, à proprement parler, n'est pas un chapitre de guerre, tout au moins ne donnant pas de relations de combat, que nous parlons de la charité en ces temps pénibles, il est intéressant de dire un mot des œuvres pour soldats.

Il était tout à fait dans les désirs de la Reine de créer une œuvre de charité de guerre. Des dames, qui voudraient s'occuper des soldats de l'Yser, avaient de temps en temps une lettre et leur enverraient de petits cadeaux.

Recevoir des lettres était un plaisir extraordinaire pour les combattants. Là-bas au front le facteur était un personnage important.

À son arrivée, régnait dans le cantonnement une palpitante effervescence. Quel silence impressionnant, pendant qu'il faisait l'appel des adresses, le silence battant à se rompre, les soldats étaient massés autour de lui. Heureux de voir vite, ils recherchaient un coin solitaire pour dévorer les nouvelles de leur pays.



Albert I^{er}, Roi des Belges (tableau de J. Madyol)

de la femme, des enfants, des amis ou d'une marraine.

Et quand l'enveloppe bienvenue contenait une photo des êtres chers, c'était au comble! Alors, la rude figure indifférente du guerrier s'attendait à j'en ai vu pleurer comme des gosses.

Mais tant de soldats ne recevaient jamais de correspondance! Leurs familles habitaient la zone des étapes en pays occupé où la poste ne fonctionnait pas, où la circulation était strictement limitée. Tout le monde ne connaissait pas les moyens pour faire «passer» une lettre, d'ailleurs ce «passage» devenait de plus en plus difficile! Le long de la frontière hollandaise, les Allemands avaient installé un réseau de fils de fer électrifié, faisant de notre Belgique une cage à oiseaux.

Le transport des lettres était défendu sous des peines sévères.

Pour ces abandonnés surtout, l'œuvre des mairaines était précieuse.

Il faut lire les épîtres des soldats pour y sentir toute la reconnaissance filiale et filiale à l'égard des mairaines de guerre.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits:

«Un ami me donne votre adresse. Je sais que vous vous chargez de faire passer des lettres à nos soldats. Puis-je donc vous prier, Madame, de me faire un rapport avec une dame qui voudrait m'accepter comme filleul de guerre?»

» Je suis sous-officier à l'armée belge où je sers ma patrie depuis l'ouverture des hostilités. Ma femme et mon enfant sont en pays occupé et depuis longtemps je n'ai plus eu de leurs nouvelles.

» Les fatigues de la guerre et les épreuves morales, ressenties en attendant la déportation de mes compatriotes, n'ont pas affaibli la fermeté de mon caractère. Une conception saine de mon devoir, appuyée sur un optimisme raisonné, me soutient dans les moments de défaillance. Mais quand même j'aspire à une parole de sympathie comme l'orphelin qui, la tâche accomplie, s'en retourne dans sa chambre et ne peut se réchauffer qu'à des souvenirs.

» Je voudrais une marraine qui, en des entretiens amicaux, me soutienne contre le cafard et à l'abrutissement intellectuel, une marraine qui, par ses lettres, ferait revivre pour quelques instants la vie de ce qui reste du monde.

» L'illusion n'est-elle pas le meilleur moyen pour ranimer le cœur épuisé? L'aveu, en ces jours d'épreuves?»

Voici une deuxième lettre parmi tant d'autres:

«Je me permets de prendre la liberté pour vous recommander cinq soldats et cinq garçons, pour que vous les preniez sous votre protection et leur procuriez une marraine de guerre. Trois d'entre eux sont les fils d'un digne receveur de contributions, dont la mère lors du rappel de son fils aîné, son soutien et sa consolation, est morte subitement.

» Leur père est prisonnier civil en Allemagne et depuis deux ans et demi n'ont plus eu aucune nouvelle de leur maison ni de leur famille.

» Deux sont blessés à l'hôpital, et le cadet, à peine âgé de 18 ans, est en premières lignes, à l'Yser. Le quatrième de la liste est le fils de notre seigneur communal, tandis que le cinquième est un orphelin, seul au monde, rien à attendre d'aucun membre de sa famille.

» Je suis moi-même réfugiée belge avec quatre petits enfants dont le plus jeune a deux ans. Mon mari a été tué à la guerre.

» J'envoyais de temps en temps aux pauvres soldats ci-dessus un peu de maigres ressources, mais à mon regret, j'ai dû cesser l'envoi de ces lettres, contrainte par la maladie et la cherté croissante de la vie.

» Nous étions de bons bourgeois, nous avons tout perdu, lors de la guerre, avant le bombardement d'Aerschot.

» Nous n'avons pas l'habitude de nous plaindre et mon plus grand regret sera de savoir que vous agirez pour ces cinq pauvres soldats, encore une fois, je vous en prie, aidez-nous...»

Un autre écrit encore:

«Depuis 28 mois que je suis au front, je n'ai reçu qu'une seule lettre de ma famille, une lettre, qui m'annonçait la mort de ma mère bien-aimée.



Élisabeth, Reine des Belges (tableau de J. Madyol)

» Depuis lors, plus rien...

» J'ai conservé précieusement ce billet; je le porte toujours sur moi. Je le connais par cœur. Il est si chiffonné qu'à peine il tient encore ensemble. Mais aussi c'est plus qu'un papier ordinaire, c'est une relique, c'est le dernier souvenir de ma chère mère.

» Oh! que je me sentirais heureux si je pouvais trouver un cœur de femme compatissant, qui pour la durée de la guerre voudrait remplacer ma mère.

» Maintenant je suis seul au monde. Mon père est mort quand j'étais enfant, ma mère vient de m'être arrachée et je n'ai ni frères ni sœurs.

» Personne ne s'occupe de moi. Quand le clairon sonne le facteur, je me cache, découragé, d'un autre côté... Il n'y a quand même jamais de nouvelles pour moi.»

Un autre encore écrit:

« Merci, de tout mon cœur, merci, Madame, pour votre charitable attention.

» Votre nom est prononcé ici aux tranchées, avec respect. Vous êtes connue de nombreux soldats, qui — disons le franchement — étaient tout à fait démoralisés. Par vos interventions, vous avez jeté un rayon de soleil dans nos cœurs. Notre reconnaissance est sans limites. Oh! si vous saviez, Madame, quel me sens heureux! J'ai changé du tout au tout! Jadis découragé et triste, je suis devenu gai et content, et je voudrais pouvoir crier ma joie sur les toits. Quand je rencontre un camarade, je lui dis: «Ne vois-tu rien de changé en moi?»

» Et alors, je tire de ma poche la première lettre de ma marraine et la montre aux camarades. Oh! Madame, je suis heureux, très heureux!»

Nous pourrions allonger la liste de ces lettres, et tirer les meilleures citations de ces encouragements; il fallait, en effet, de l'appui et de l'aide morale en ces temps où toute la vie sociale était si profondément troublée. La fureur guerrière, les dangers de dérèglement et de déchéance étaient si grands, que plus d'un, épargné par les balles, se perdit dans cette tourmente.

Les aumôniers aussi avaient une tâche importante, qu'ils remplirent d'une façon merveilleuse et admirable. Les salles de récréation étaient devenues des lieux de lutte contre la dépravation. Là le soldat trouvait l'occasion d'amusements sains et fortifiants.

* * *

Nous ne pouvons mieux clôturer ce chapitre au sujet du Roi et de son rôle que par les paroles émues par lesquelles Nothomb les a glorifiés:



Des aviateurs belges reçoivent la visite et les félicitations de la Reine Elisabeth.

«À ce visage réel s'ajoutera une auréole. L'éloignement volontaire, où il s'abrite, sa solitude là-bas sur le dernier lambeau de son sol, sa décision réfléchie de ne point franchir les limites de son territoire, sa jeunesse, sa bravoure, son silence, feront, de plus en plus que ce Roi sera un soleil. Les détails véridiques de cette campagne seront si nobles et si beaux que l'esprit des foules futures se tournera au roi moderne un chevalier de l'Idéal. Le cadre de son règne présente s'accordera merveilleusement à sa sublime destinée.»

» Je viens de le revoir à son quartier général même dans la petite ville des Flandres qui est sa capitale de guerre. Elle qui semblait naguère la capitale du Silence. Les bruits du monde ne pénétraient qu'amortis, le vent s'y calmait sous la bénédiction des pieuses statues, un parfum d'encens, d'une dévotion à l'autre, y persistait dans les rues. Au pied de l'église, un humble hôtel de ville élevait ses deux pignons à redans et d'un perron sculpté, ouvrait sa porte étroite sur un noir corridor. Quelque échevin paisible ou quelque calme greffier y entrait chaque jour pour un mot recueilli, solennel et routinier. Les salles étaient pleines des fantômes de grandes pensionnaires d'autrefois dont le visage rougeaud s'épanouissait dans des jabots de dentelle. On entendait de temps en temps un pas, sur un plancher tournant, frapper le réveil éphémère de l'ombre.



Le roi Albert à son quartier général. C'est l'incarnation vivante de l'honneur.

» Aujourd'hui, un va-et-vient d'officiers, un bruit confus de voix emplit l'antique édifice. Les salles dégarnies de leurs vieux tableaux sont encombrées de tables et de cartes. D'étroits lits de campagne s'allongent dans les corridors. Le gendarme reste immobile au bord des marches de pierre que chaque pas d'un pas rapide, gravit le Roi.

» Là-haut, il travaille. Devant la cheminée, un large bureau s'étale. La silhouette se penche; ses généraux sont descendus, il est seul. Le bruit de la petite ville l'entoure. Il l'a traversée bien souvent, dans les derniers jours de la guerre. Il conduisait ses enfants, familièrement, à une petite plage voisine, où il aimait mourir à la fois d'amour et d'ennui. Par les fenêtres carrées de sa chambre, il contemple aujourd'hui, quand il lève le front, la place encombrée d'autos, de canons, de soldats, les rues animées d'un brouhaha de guerre. La tour carrée de l'église dressée dans l'air des tempêtes comme une forteresse, comme un défi, cette tour d'où l'on peut embrasser d'un coup d'œil une partie de quelques lieues carrées qui forment la réserve d'un pays.

» Ici plus qu'ailleurs, on s'en persuade: un jour, ce souverain de vingt-huit ans, ces pages et de deux cents prairies, ce monarque qui travaille dans une ville de guerre, d'une ville de songe, ce jeune roi debout sur une route du Nord, devant des terres inondées, parmi les balles et les obus, paraîtra un prince de légende. Il ne sera plus vrai pourtant que son histoire, faite de gestes quotidiens, de sa pensée continue. Et combien sa belle aventure paraîtra plus sublime



Le roi Albert éblouissant.

quand à ses côtés on évoquera une reine jeune et adorée qui partage le hasard de ses jours et un petit prince qui ne veut pas quitter son père. — «Je l'ai fait venir près de moi, a dit celui-ci, pour lui apprendre combien est grave le métier de roi!»

» Ils se rejoignent chaque jour près de la ville dans l'humble villa qui domine la mer. Un tumulte ininterrompu les entoure, car le bruit des batailles se mêle, autour de leur repos, au roulement des vagues noires. Ils ne se plaignent point, ils tâchent de sourire. Ils savent la victoire prête et la revanche prochaine: ils ne veulent pas qu'on les prenne en pitié. Ils attendent l'heure qui doit sonner. Comme leur peuple tout entier, ils ont la force de la patience. La grandeur de leur sacrifice est la mesure de leur espoir.

» Figure calme et grave du père, sourire tendre de la reine, petit visage angoissé de l'enfant — et dans le fond, l'immense plage et la mer sombre où l'incendie jette parfois des reflets mouvants: jamais la tragédie humaine n'aura offert le tableau d'une plus haute et plus fière infortune!»

Abraham HANS

